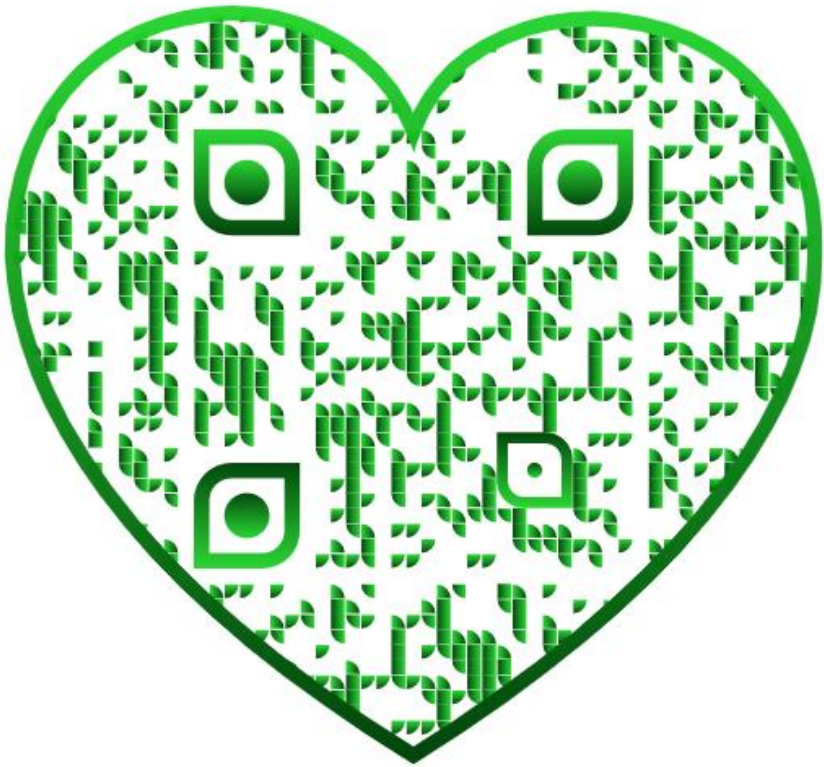
L'OMBRE DU MENSONGE

Certains secrets ne doivent jamais être découverts

SAMUEL GOURIS



L'OMBRE DU MENSONGE

Certains secrets ne doivent jamais être découverts

SAMUEL GOURIS

L’Ombre du Mensonge

Certains secrets ne doivent jamais être découverts…

Samuel GOURIS

Copyright © 2026 Samuel GOURIS
Tous droits réservés.
Code ISBN : 9798242329164
Marque éditoriale : Independently published

Table des matières

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

1

Léna, traîne des pieds en sortant de la voiture de sa mère. Devant elle, le grand portail du collège se dresse comme une barrière infranchissable.

Le bâtiment est moderne, avec de grandes baies vitrées qui reflètent le

ciel gris de Bretagne. Les murs en béton clair et en bardage bois donnent une impression de nouveauté, mais aussi de froideur. L'enceinte est spacieuse, entourée d'un large espace vert où quelques pins luttent contre le vent marin.
Au loin, on entend le cri des mouettes, portées par le vent humide venu de l'océan. L'odeur salée de la mer flotte dans l'air, rappelant à Léna à quel point elle est loin de son ancien chez-elle. Une fine pluie tombe doucement, rendant les pavés de la cour glissants et les vitres du collège constellées de gouttelettes.
Des élèves se pressent sous le préau, certains courant pour éviter l'averse, d'autres discutant en petits groupes. Léna serre les bretelles de son sac à dos. Elle ne connaît personne ici. Tout lui semble trop grand, trop bruyant, trop différent.
Elle inspire profondément et avance, le cœur serré.
Depuis le déménagement, tout va de travers. Ses amis sont loin, ses repères envolés, et elle n'a personne à qui parler. Avant, c'était différent. Dans son ancien établissement scolaire, elle connaissait tout le monde, du primaire jusqu'au collège. Dans son quartier, chaque coin de rue, chaque boutique du centre-ville lui était familier. Elle savait à quelle heure passer devant la boulangerie pour avoir un pain au chocolat encore tiède, et où se retrouver avec ses copains après les cours.
Mais surtout, il y avait Louise. Sa meilleure amie depuis toujours. Elles s'étaient connues à la crèche, avaient grandi ensemble, partagé des anniversaires, des secrets, des fous rires et des pleurs. Louise savait tout d'elle, ses rêves, ses peurs, ses envies. Elles s'étaient promis qu'elles resteraient toujours amies, même si un jour elles n'étaient plus dans la même classe.
Et maintenant, elles ne sont plus dans la même ville.
Léna regarde son téléphone, l'envie d'envoyer un message à Louise la démange.
Mais que dire ? Qu'ici tout est nul, qu'elle se sent seule, qu'elle donnerait n'importe quoi pour être avec elle ? Louise lui manque terriblement. Mais écrire ces mots, c'est admettre que ça ne va pas. Et Léna n'a pas envie de paraître faible.
Elle soupire et range son téléphone. Peut-être que ça passera. Peut-être qu'un jour, elle finira par s'habituer à cette nouvelle vie. Mais pour l'instant, elle se sent juste perdue.
Léna reste figée devant le portail du collège. La sonnerie n'a pas encore retenti, et déjà, une boule d'angoisse lui noue l'estomac.
Elle sent les regards des autres élèves qui passent devant elle, certains indifférents, d'autres curieux. Elle est la nouvelle, celle qui débarque en milieu d'année, celle qui ne connaît personne. Ils vont la scruter, l'évaluer, chuchoter peut-être.

Est-ce qu'ils vont se moquer de son accent, elle qui vient d'une autre région ? Est-ce qu'ils vont la trouver bizarre parce qu'elle reste seule ? Est-ce que quelqu'un viendra lui parler, ou va-t-elle passer la journée à errer dans les couloirs comme un fantôme ?
Elle imagine déjà les chuchotements derrière son dos.
— C'est qui, elle ?
— Elle a l'air paumée…
— T'as vu comment elle s'habille ?
— Pourquoi elle est toute seule ?
Elle baisse les yeux sur ses baskets, soudainement gênée. Elles sont pourtant neuves, mais dans cet endroit inconnu, tout ce qu'elle porte lui semble décalé.
Une rafale de vent s'engouffre dans la cour, et elle entend à nouveau les mouettes crier au loin. La pluie fine lui colle quelques mèches brunes au front.
Elle inspire profondément.
Et si elle se faisait une place ici, malgré tout ?
La sonnerie retentit, brisant ses pensées. Les élèves commencent à se diriger vers l'entrée. Léna serre les poings et avance, le cœur battant.
Il est temps d'affronter ce nouveau monde.
Alors que Léna hésite encore, un homme en veste bleu marine s'approche d'elle. Il est grand, la quarantaine, un bonnet vissé sur la tête pour se protéger de l'humidité. Il tient un trousseau de clés dans ses mains.
— Ton carnet de correspondance, s'il te plaît.
Sa voix est calme, presque bienveillante, mais elle résonne comme un rappel à l'ordre. Léna sursaute légèrement et fouille dans son sac. Elle en sort le carnet, encore neuf, vierge de toute remarque ou autorisation. Il est la preuve qu'elle ne fait pas encore vraiment partie de cet endroit.
Le surveillant le prend, le feuillette rapidement, puis lui rend avec un léger sourire.
— Première journée ? demande-t-il en la regardant.
Léna hoche la tête sans répondre. Elle n'a pas envie de parler, pas envie d'expliquer qu'elle ne veut pas être ici.
— Ne t'inquiète pas, ça va bien se passer.
Elle n'en est pas si sûre.
Il lui fait signe d'entrer, et elle passe enfin le seuil du collège. Derrière elle, la grille se referme lentement dans un grincement métallique. Elle a l'impression de pénétrer dans un autre monde, un univers étrange où tout lui est inconnu.
Les couloirs sont vastes, bruyants, remplis de groupes d'élèves qui se saluent, rient, se poussent. Des affiches d'événements scolaires, des emplois du temps et des règlements sont punaisés aux murs. L'odeur

du sol fraîchement lavé et de la cantine qui commence à préparer le repas du midi flotte dans l'air.
Léna serre son carnet contre elle comme un bouclier.
Elle est officiellement une élève de ce collège. Mais pour combien de temps restera-t-elle une étrangère ?
Léna serre toujours son carnet contre elle, hésitante au milieu de la cour. Tout autour d'elle, les élèves se regroupent, se saluent, rient, certains se poussent en jouant. Des petits groupes se forment naturellement, chacun semblant déjà savoir où aller. Elle, en revanche, est perdue.
Son regard parcourt les panneaux accrochés aux murs du préau, où sont affichées les différentes salles. 201. Où est cette salle ? Elle essaie de ne pas paniquer, mais son cœur bat trop vite.
Un mouvement général attire son attention. Des élèves commencent à se ranger en files devant des numéros peints au sol. Elle doit faire pareil.
Prenant une grande inspiration, elle s'avance parmi la foule, essayant de déchiffrer les numéros marqués sur le bitume mouillé par la pluie fine. Enfin, elle repère le rang où des élèves se sont alignés sous le panneau 201.
Elle hésite, où se placer ?
Devant ? Non, trop visible. Derrière, elle risque de passer pour celle qui traîne, qui ne veut pas être là. Finalement, elle choisit une place au milieu, légèrement en retrait.
Les discussions fusent autour d'elle. Elle capte quelques mots, des éclats de rire, des chuchotements.
— Elle est nouvelle, non ?
— Tu la connais ?
— Elle vient d'où ?
Léna garde les yeux baissés. Elle sent leur curiosité, mais personne ne lui parle directement. Ils l'observent, l'évaluent, comme elle l'avait redouté.
Le vent souffle plus fort, portant avec lui l'odeur salée de la mer. Léna frissonne, mais pas seulement à cause du froid.
Elle ferme les yeux un instant. Tiens bon, ça va aller, dit-elle.
La porte du bâtiment s'ouvre brusquement, et un homme en sort d'un pas assuré. Grand, les cheveux grisonnants et coupés court, un regard sévère derrière ses lunettes rectangulaires. Pas de sourire.
— Les quatrièmes B, suivez-moi.
Sa voix est claire, stricte, sans laisser place à la discussion. Un silence immédiat s'installe dans le rang. Quelques élèves échangent des regards, d'autres se redressent instinctivement. Un professeur qui fait peur.
Léna dévisage furtivement son prof de maths. Évidemment, il fallait

que ça commence par ça. Elle n'a jamais aimé cette matière. Elle l'a toujours trouvée froide, rigide, sans âme. Et ce professeur, avec son expression fermée, lui donne l'impression que ce cours ne sera pas une exception.
Elle avance avec les autres, le bruit de ses baskets résonnant sur le sol humide. Ils entrent dans le bâtiment, progressent dans un couloir long et neutre, aux murs couleur crème, où les voix des autres classes résonnent en sourdine derrière les portes fermées.
Arrivés devant la salle 201, le professeur se tourne vers eux.
— Entrer en silence et installez-vous rapidement.
Les élèves entrent, chacun cherchant une place. Léna hésite. Où s'asseoir ?
Elle balaie la salle du regard. Elle choisit une place près de la fenêtre, espérant pouvoir jeter un œil à l'extérieur quand l'envie de fuir sera trop forte.
Le professeur inscrit au tableau « Chapitre 6 : Théorème de Pythagore ». Puis, il se retourne lentement vers eux et balaie la classe du regard.
— Ouvrez vos cahiers. Nous commençons.
Léna avale sa salive. Pas d'introduction, pas de bienvenue.
Le cours commence. Elle n'a pas le choix, elle doit suivre.
Les heures s'enchaînent comme une mécanique bien rodée. Après le cours de mathématiques, Léna suit les autres élèves jusqu'à la cour, où ils se remettent en rang, attendant le prochain professeur.
Une matière, un rang. Une autre matière, un autre rang.
Le cours de français passe dans un brouillard. Léna écoute, note, mais son esprit flotte ailleurs. Elle reste invisible. Personne ne l'interpelle, personne ne lui demande son nom.
Quand la sonnerie de la récréation retentit, Léna comprend vite qu'elle est seule. Les groupes se forment naturellement, les discussions éclatent dans la cour, et elle, elle ne sait pas où aller.
Son cœur se serre en voyant des filles rire ensemble, des garçons s'interpeller, des petits groupes s'asseoir sous le préau. Où se mettre quand on n'a personne ?
Alors, elle choisit la fuite.
Elle traverse la cour sans croiser de regard et entre dans le bâtiment. Direction les toilettes.
Là, elle s'enferme dans une cabine, s'assoit sur la cuvette et ferme les yeux. Ici, au moins, personne ne la regarde. Personne ne la juge.
Elle sort son téléphone. Un message de Louise s'affiche :
— « Alors, ton premier jour ? »
Léna hésite. Que répondre ? Que tout est insupportable ? Qu'elle a l'impression d'être une étrangère dans un monde où elle n'avait pas sa place ?

Elle finit par taper :
— « Ça va. »
Un mensonge. Mais elle n'a pas la force d'expliquer.
Quand la sonnerie se fait entendre, elle sort discrètement des toilettes et rejoint la foule comme si de rien n'était. Encore deux heures de cours.
À midi, la cloche annonce la pause déjeuner. Léna suit systématiquement la file des élèves qui se dirigent vers le réfectoire.
Un brouhaha envahit l'espace. Des rires, des bruits de plateaux qu'on pose violemment sur les tables, des voix qui s'élèvent pour interpeller un ami à l'autre bout de la salle.
Léna avance dans la queue, prend son plateau sans trop réfléchir. La dame de la cantine lui tend un verre d'eau avec un sourire furtif avant de l'observer attentivement.
— Tu es nouvelle, n'est-ce pas ?
Elle acquiesce timidement.
— Ici, il faut finir son assiette, surtout les légumes. C'est bien pour la santé, et en plus, c'est du local. Tu as bien compris ?
Elle hoche la tête, sans trop savoir quoi répondre. Puis, son plateau entre les mains, elle cherche une place et s'installe enfin à une table vide, loin du bruit général.
Elle pose lentement son plateau devant elle et baisse les yeux sur son repas du jour.
Aujourd'hui, le menu affiche :
Entrée : Salade de carottes râpées avec une vinaigrette légère.
Plat principal : Filet de poisson pané accompagné d'une purée de pommes de terre onctueuse et de haricots verts vapeur.
Produit laitier : Un petit pot de yaourt nature.
Dessert : Une pomme bien rouge et brillante.
Elle observe chaque élément de son repas sans y toucher. Son regard s'attarde sur les haricots verts, bien alignés sur le côté de l'assiette, puis sur le poisson dont la panure dorée laisse échapper une fine vapeur.
Autour d'elle, les autres enfants piquent joyeusement dans leur assiette, certains râlent sur les légumes, d'autres réclament un rab de purée. Elle, elle hésite, tripote timidement sa fourchette, jouant avec une carotte râpée du bout des doigts.
La faim ne lui manque pas, mais l'impression d'être étrangère à ce nouvel endroit l'empêche d'avaler quoi que ce soit. Elle inspire profondément, attrape enfin sa fourchette et pique un petit morceau de poisson, essayant de se convaincre que tout ira bien.
Autour d'elle, les conversations fusent. Les autres rient, se racontent leur matinée, échangent sur leurs profs préférés ou sur les devoirs à faire. Elle, elle mange en silence.

Une bouchée. Puis une autre.
Elle essaie de ne pas croiser les regards. Elle se persuade que ça ne la dérange pas.
Mais au fond, son cœur se serre. Jamais, de toute sa vie, elle n'a mangé seule.
Elle voudrait que ce repas se termine au plus vite. Que cette journée s'achève enfin.
Mais il reste encore l'après-midi à affronter…
Après le déjeuner solitaire, Léna traîne dans la cour en attendant la reprise des cours. L'après-midi devrait être plus supportable : deux heures de sport, puis une heure d'arts plastiques.
Du mouvement, moins de théorie, moins de silence gênant.
Elle se rassure comme elle peut en rejoignant le rang devant le gymnase.
Le professeur de l'E.P.S., M. Le Goff, est un homme élancé à l'allure dynamique, vêtu d'un survêtement bleu marine. Contrairement à M. Delaunay, son visage est expressif, et il a une énergie débordante.
— Aujourd'hui, on démarre un cycle d'endurance ! Vous allez courir en binôme et travailler sur votre gestion de l'effort.
Courir ? En binôme ?
Léna sent une vague de stress monter en elle. Avec qui va-t-elle se mettre ?
Les élèves autour d'elle commencent déjà à se choisir. Des duos évidents se forment. Elle, personne ne vient vers elle.
— Il nous reste qui ? entend-elle chuchoter derrière elle.
— Y'a la nouvelle.
Elle baisse la tête.
Le professeur est souriant et bienveillant envers elle, il répartit les derniers élèves sans binôme. Léna est jumelée avec Julie, une fille brune aux longs cheveux attachés en queue de cheval. Elle n'a pas l'air méchante, mais elle ne lui adresse pas un mot.
Lorsque le coup de sifflet retentit, tout le monde s'élance. Léna court aux côtés de Julie, qui garde une bonne allure sans trop parler. Au début, elle tient le rythme, mais au bout de quelques minutes, elle sent son souffle devenir plus court.
— T'as pas l'habitude de courir ? demande Julie, sans méchanceté, mais sans réel intérêt non plus.
— Pas vraiment… répond Léna entre deux respirations.
— C'est pas grave, on va ralentir.
C'est la première phrase qu'on lui adresse depuis ce matin. Et c'est presque un soulagement.
La séance se termine sans incident. Léna est essoufflée, mais contente d'avoir tenu jusqu'au bout.
Elle ne s'est pas fait une amie, mais au moins, elle a échappé aux

moqueries.
Après une récréation rapide, elle se dirige devant l'atelier d'arts plastiques. Dès qu'elle entre dans la salle, elle sent une odeur familière : celle du papier, de la peinture, des crayons de bois bien taillés.
Léna aime dessiner. Ce n'est pas une passion, mais c'est une activité qui l'apaise. Et pour une fois, elle n'a pas besoin de parler pour exister.
Le professeur, Madame Arnaud, une femme aux cheveux courts et au regard doux, explique le projet du jour :
— Aujourd'hui, vous allez dessiner un objet qui vous représente. Quelque chose qui vous définit, qui a une signification pour vous.
Léna réfléchit. Qu'est-ce qui pourrait la représenter ?
Elle sort son crayon et commence à esquisser… Un collier.
Celui que Louise lui avait offert avant son départ. Un petit pendentif en forme d'étoile, qu'elle garde précieusement dans sa poche depuis qu'elle est ici.
Elle se perd dans son dessin. Pendant un instant, elle oublie qu'elle est seule. Elle oublie les rangs, les regards curieux, la solitude de la cantine.
Quand la cloche sonne, elle sursaute. L'heure est déjà finie.
Madame Arnaud passe derrière elle et observe son travail.
— Joli trait. Ce pendentif a l'air d'être important pour toi.
Léna hoche la tête sans répondre.
— Continue comme ça, tu as du talent. Au fait, comment tu t'appelles ?
Léna ne s'y attendait pas. Un compliment. Une attention.
— Je m'appelle Léna, madame.
C'est peu de chose, mais pour elle, c'est la première note positive de la journée.
Elle range son carnet avec soin, et pour la première fois depuis ce matin, elle sent un léger fardeau se dissiper.

2

Léna sort du collège sous un ciel toujours couvert. La pluie fine du

matin s'est arrêtée, mais l'air reste humide, chargé d'embruns. Un vent froid balaie la cour, soulevant quelques feuilles mortes sur le bitume.
Autour d'elle, les élèves retrouvent leurs parents. Certains grimpent à l'arrière de voitures garées le long du trottoir, d'autres s'éloignent en petits groupes, riant et bavardant. Elle, elle est seule.
Sa mère n'est pas là. Elle est encore au travail.
Avec un soupir, Léna se dirige vers l'arrêt de bus. Un bus qu'elle ne connaît pas encore bien. Elle vérifie l'itinéraire sur son téléphone. Ligne 3, direction le centre-ville.
Le bus arrive en soufflant bruyamment. Elle monte, passe sa carte et cherche une place. Il y a du monde, mais personne qu'elle connaisse. Elle s'installe au fond, contre la vitre, et regarde défiler la ville inconnue.
Les maisons bretonnes aux façades de granit, les petites boutiques aux enseignes vieillies par le vent marin, les lampadaires encore mouillés par la pluie du matin… Rien ici ne lui semble familier. Elle ne sait même pas encore où sont les repères de sa nouvelle vie.
Son téléphone vibre dans sa poche. Un message de Louise.
— « Ça s'est bien passé alors ? Tu t'es fait des potes ? »
Léna hésite. Elle pourrait répondre la vérité : Non, je suis seule.
Mais à quoi bon ? Elle ne veut pas s'attarder sur ça. Elle finit par taper un simple :
— « Ça va. »
Un autre mensonge.
Le bus s'arrête à son arrêt. Elle descend et remonte la rue jusqu'à son nouvel immeuble. Plus aucun bruit d'élèves autour d'elle. Plus de voix. Juste le vent et le claquement de ses pas sur le trottoir mouillé.
Léna pousse la porte de l'appartement et referme derrière elle. L'intérieur est plongé dans une semi-obscurité, seulement troublée par les halos orangés des lampadaires filtrant à travers les rideaux épais. L'air y est légèrement chargé d'une odeur de café froid et de papier jauni, vestiges d'un matin trop vite oublié.
Le salon, modeste mais encombré, est dominé par un vieux canapé aux coussins déformés, jeté contre un mur où s'entassent des étagères bancales remplies de livres, de bibelots et de quelques cadres mal alignés. Une table basse croule sous un amas de magazines épars, de tasses oubliées et d'un carnet entrouvert, ses pages griffonnées de notes hâtives.
À droite, un couloir s'enfonce vers la chambre, dont la porte entrebâillée laisse deviner une lumière tamisée et le reflet d'un miroir encadrant une silhouette floue. Tout ici respire l'attente, l'absence, et un quotidien laissé en suspens.
Elle enlève son manteau, pose son sac et se dirige vers la cuisine. Elle s'annonce par un plan de travail en désordre : une assiette

abandonnée, une casserole encore sur la plaque, et une bouteille d'eau à moitié vide. Le réfrigérateur bourdonne doucement, brisant par intermittence le silence pesant de l'appartement. Un petit papier est scotché au-dessus. L'écriture arrondie de sa mère est là, douce mais distante :

— Coucou ma chérie, n'oublie pas de m'envoyer un SMS à ton retour, prends ton goûter et n'oublie pas tes devoirs. À ce soir, je t'aime.

Léna relit le mot plusieurs fois.

Elle sait que sa mère fait de son mieux. Mais ça ne change rien à la solitude.

Léna sort son téléphone de la poche de son manteau et, d'un geste mécanique, déverrouille l'écran. Ses doigts glissent rapidement sur le clavier, tapant un seul mot :

— Litchi

C'est leur code secret, un mot simple mais chargé de sens. Entre elle et sa mère, il signifie qu'elle est bien rentrée, que tout va bien, qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter. Un moyen discret de se rassurer mutuellement sans trop en dire.

Elle appuie sur "envoyer" et, aussitôt, le message s'affiche dans la bulle bleue de la conversation. Aucun accusé de réception immédiat. Sa mère est encore au travail, trop absorbée par ses dossiers pour voir son téléphone.

Léna pousse un soupir et glisse son téléphone sur la table basse, entre une pile de magazines écornés. Le silence de l'appartement lui pèse un peu plus. C'est toujours comme ça lorsqu'elle rentre seule.

Elle passe une main dans ses cheveux. Tout semble figé, comme si l'endroit avait retenu son souffle en son absence. La lumière tamisée du salon, le ronronnement du réfrigérateur, les ombres projetées par la lampe du couloir… Tout est immobile, suspendu dans une atmosphère à la fois familière et étouffante.

Machinalement, elle s'approche de la fenêtre et écarte un coin du rideau. Dehors, la rue est presque vide, juste quelques passants fatigués et une voiture garée trop près du trottoir. Rien d'inhabituel. Pourtant, une sensation étrange lui serre le ventre, un léger malaise qu'elle n'arrive pas à expliquer.

Elle secoue la tête et se détourne. Ce n'est rien. Juste la fatigue.

Puis elle se redirige vers la cuisine, ouvre un paquet de biscuits et se sert un verre de lait. Un goûter qu'elle prend seule, dans une cuisine où seul le tic-tac de l'horloge résonne.

Il lui reste une chose à faire avant que sa mère ne rentre : ses devoirs.

Mais elle reste assise là, immobile, une bouchée de biscuit en suspens.

Pourquoi tout semble plus difficile ici ?

La soirée avance lentement. Après avoir grignoté quelques biscuits, Léna a vaguement ouvert son cahier de maths, mais son regard dérive

sur la fenêtre. Dehors, le ciel est devenu noir, seulement troublé par quelques lampadaires. Le silence de l'appartement l'oppresse.
Elle regarde l'horloge : 20h12.
Sa mère n'est toujours pas rentrée.
Ce n'est pas surprenant. Son travail passe toujours avant. Mais ce soir, Léna ressent quelque chose de plus profond : un abandon.
Elle ferme son cahier d'un coup sec et s'allonge sur le canapé, son téléphone posé sur sa poitrine. Elle pourrait appeler Louise, lui dire que cette journée était un cauchemar. Mais à quoi bon ? Ça ne changera rien.
Un bruit de clés dans la serrure la fait sursauter.
Sa mère entre enfin, les bras chargés de dossiers et le visage fatigué. Elle referme la porte d'un coup d'épaule et pousse un soupir en retirant son manteau.
— Coucou ma chérie… Désolée, je suis rentrée tard, j'ai eu une réunion de dernière minute.
Elle s'approche et dépose un baiser rapide sur le front de Léna, qui ne réagit pas.
— Tu as mangé ? demande-t-elle en posant ses affaires sur la table.
— Pas encore… murmure Léna.
Sa mère passe une main dans ses cheveux et va vers la cuisine.
— Je vais nous faire chauffer quelque chose, tu veux des pâtes ?
— Je sais pas…
Sa mère ne relève pas son ton absent. Elle allume la plaque et met une casserole d'eau à bouillir tout en consultant son téléphone.
— Alors, cette première journée ? demande-t-elle enfin, sans lever les yeux de son écran.
Léna fixe le plafond. Elle pourrait tout lui dire. Qu'elle a mangé seule, qu'elle s'est réfugiée dans les toilettes, qu'aucun élève ne lui a parlé. Que seul le professeur de sport est sympa.
Mais sa mère ne regarde même pas dans sa direction.
— Ça va.
— Tu vois, je t'avais dit que ça irait ! Il faut juste un peu de temps.
Léna serre les dents. Elle ne comprend rien.
Elle se lève brusquement et prend son assiette de pâtes à peine servie.
— Je mange dans ma chambre.
— Léna… commence sa mère, mais la porte claque déjà derrière elle.
Elle s'effondre sur son lit, la gorge nouée. Elle aurait aimé que sa mère insiste, qu'elle voie qu'elle va mal.
Mais comme toujours, elle est trop absorbée par son travail pour remarquer quoi que ce soit.
Léna pose son assiette sur son bureau sans y toucher et s'allonge, le regard perdu dans l'obscurité.
Elle est seule. Encore.

Mais ce soir, une étrange sensation lui serre la poitrine. Comme si cette solitude allait bientôt exploser.
Léna s'endort tard, bercée par le bruit du vent qui souffle contre la fenêtre. Son sommeil est agité, peuplé d'images confuses : un long couloir vide, des voix qui chuchotent derrière elle, des ombres qui l'observent.
Elle se réveille en sursaut au beau milieu de la nuit.
L'appartement est plongé dans l'obscurité. Pas un bruit, si ce n'est le tic-tac régulier de l'horloge.
Elle tend l'oreille. Quelque chose cloche.
Un son lointain. Un bruit léger. Comme une porte qui grince.
Son cœur s'accélère. Elle retient son souffle.
Est-ce que sa mère est debout ? Ou bien… quelqu'un d'autre est là ?
Elle se lève lentement et ouvre doucement la porte de sa chambre.
Le couloir est sombre, la lumière du réfrigérateur éclaire faiblement la cuisine. Elle avance prudemment, son cœur battant à tout rompre.
Elle jette un coup d'œil vers le salon… Et retient un cri.
Quelqu'un est là. Une silhouette immobile près de la fenêtre.
Un intrus ?
Ou bien… quelque chose d'encore plus inquiétant ?
Léna reste figée, son souffle suspendu, son cœur battant violemment dans sa poitrine. La silhouette est là, immobile, sombre, presque irréelle dans la pénombre du salon.
Elle veut crier, mais aucun son ne sort de sa gorge. Elle est paralysée.
La lumière faible du réfrigérateur vacille légèrement, projetant une ombre mouvante sur le mur. Léna cligne des yeux.
Et la silhouette… disparaît.
Plus rien. Personne.
Elle reste quelques secondes à fixer l'endroit où elle l'a vue, son corps tremblant légèrement. Est-ce que c'était réel ?
Son regard glisse lentement sur le salon : la table, les fauteuils, la fenêtre où le reflet du lampadaire de la rue danse faiblement sur la vitre. Tout est normal.
Elle inspire profondément, se forçant à retrouver son calme.
C'était une hallucination.
Elle le sait, elle en est presque sûre. Le stress, la fatigue, le fait d'être seule… Ça lui joue des tours.
Elle s'avance lentement vers la fenêtre, là où la silhouette se tenait quelques instants plus tôt. Elle passe une main sur le verre froid. Son reflet tremblant lui renvoie l'image d'une fille pâle, les yeux cernés par une fatigue qu'elle n'a pas encore vraiment ressentie.
Un frisson lui parcourt l'échine. Elle doit dormir.
Sans un bruit, elle retourne dans sa chambre et referme la porte.
Sous sa couverture, elle ferme les yeux. Mais son esprit refuse de

s'apaiser.
Elle repense à cette silhouette. Pourquoi l'a-t-elle vue aussi nettement ?
Et surtout… pourquoi avait-elle l'impression qu'elle la regardait ?

3

Le lendemain matin, Léna se réveille avec la sensation de n'avoir dormi que quelques minutes. Son corps est lourd, sa tête tourne légèrement. Elle se sent comme vidée.
Quand elle entre dans la cuisine, sa mère est déjà prête à partir. Elle boit son café d'un geste rapide tout en consultant des e-mails sur son téléphone.
— Bien dormi ? demande-t-elle distraitement.
Léna hésite. Elle pourrait lui parler de cette hallucination, de cette impression étrange… Mais à quoi bon ?
Sa mère froncerait les sourcils, dirait qu'elle se fait des idées, qu'elle doit s'habituer à l'appartement.
Alors elle répond simplement :
— Oui.
Elle attrape une tartine et la mordille sans appétit.
— Dépêche-toi, tu vas être en retard, ajoute sa mère en attrapant son sac à main. Je rentre tard ce soir, encore une réunion. On se texte ? OK ?
— Ouais…
Elle regarde sa mère partir, puis jette un œil vers le salon. Tout est normal. Mais elle sent encore un malaise diffus s'accrocher à ses pensées.
Et si ce n'était pas juste une hallucination ?
En arrivant au collège, Léna se sent comme un fantôme. Elle n'a pas la force d'affronter une nouvelle journée de solitude, mais elle n'a pas le choix.
Dans la cour, les mêmes groupes sont déjà. Elle avance vers son rang, ignorant les discussions animées autour d'elle.

Mais soudain, une voix attire son attention.
— T'as vu la nouvelle ? Elle a l'air chelou…
Un éclat de rire. Léna sent son ventre se serrer.
Ils parlent d'elle.
— Elle fait peur, on dirait un zombie, ajoute une autre voix moqueuse.
Elle baisse les yeux, accélère le pas. S'ils savaient…
S'ils savaient qu'elle a peut-être vraiment vu quelque chose cette nuit…
Mais elle refuse d'y penser et elle doit tenir.
Il faut juste survivre à cette journée. Mais au fond d'elle, une sensation étrange persiste. Comme un écho de la nuit passée.
Et si cette présence, même imaginaire, n'était pas prête à la laisser tranquille ?
Léna baisse la tête. Ignorer. Avancer. Oublier.
Mais alors qu'elle tente de se fondre dans la masse, un regard l'arrête.
Une fille, assise sur un banc non loin du rang, l'observe attentivement. Pas avec moquerie. Pas avec curiosité malsaine. Juste… un intérêt sincère.
Léna détourne les yeux et continue vers son rang, mais une étrange sensation persiste.
Elle a été vue.
Après les premiers cours de la matinée, la récréation arrive. Comme la veille, Léna hésite. Retourner aux toilettes ? Errer seule dans la cour en attendant que le temps passe ?
Elle opte pour la deuxième option, traînant près du préau, espérant se fondre dans le décor.
— Hé, salut !
Léna sursaute légèrement et tourne la tête. C'est la fille qui l'a regardée ce matin. Elle est dans sa classe. Grande, les cheveux bouclés attachés en un chignon négligé, un air assuré mais pas arrogant. Elle porte un sweat trop large et un jean usé, l'ourlet légèrement effiloché, comme si elle le portait depuis des années. Son sweat, d'un gris délavé, tombe sur ses épaules avec une nonchalance étudiée, et ses manches trop longues lui couvrent partiellement les mains. Elle a un air détendu, mais dans son regard persiste une étincelle d'attention, une lueur qui suggère qu'elle observe plus qu'elle ne parle.
Léna hésite un instant, troublée par cette apparition inattendue. La fille est appuyée contre le mur du couloir, entrain de mâchouiller distraitement un chewing-gum distraitement.
— Salut, dit-elle simplement, sa voix légèrement rauque, teintée d'une pointe d'amusement.
Léna cligne des yeux. Pourquoi lui parle-t-elle ? Elles n'ont jamais échangé plus qu'un regard, une observation furtive, presque accidentelle. Pourtant, maintenant, elle est là, à quelques mètres, les

bras croisés, comme si elle attendait quelque chose.
— Euh… Salut, répond Léna, un peu maladroitement.
La fille esquisse un sourire en coin, un sourire qui n'a rien de moqueur mais qui semble porter une signification que Léna ne comprend pas encore.
— T'as toujours cette tête-là quand tu réfléchis ?
Léna fronce légèrement les sourcils, prise au dépourvu. Elle ne sait pas si c'est une taquinerie ou une simple constatation. Elle ouvre la bouche pour répondre, mais la fille reprend avant qu'elle n'ait le temps de dire quoi que ce soit :
— Ce matin, en classe. Tu semblais… ailleurs.
Léna détourne légèrement le regard, surprise qu'elle ait remarquée. D'habitude, elle passe plutôt inaperçue, et c'est très bien comme ça. Mais visiblement, pas pour cette fille.
— Je… j'étais juste fatiguée, je suppose, finit-elle par dire.
La fille hoche la tête lentement, comme si elle acceptait la réponse sans vraiment y croire. Puis elle tend la main, un geste à la fois simple et inattendu.
— Je m'appelle Maëlys. Toi, t'es Léna, c'est ça ? Je voulais voir comment tu allais.
— Pourquoi ?
— Parce que t'as l'air d'un zombie et que les abrutis de la classe n'ont rien de mieux à faire que de parler dans ton dos.
Léna ne sait pas si elle doit être vexée ou soulagée d'avoir quelqu'un qui ne tourne pas autour du pot.
— Ça va, répond-elle finalement, par automatisme.
Maëlys lève un sourcil.
— Menteuse.
Léna la fixe, un peu prise au dépourvu.
Maëlys ne la lâche pas du regard.
— T'es nouvelle, t'as pas de potes ici, t'as mangé toute seule hier et ce matin t'avais l'air à deux doigts de tomber dans les pommes. Mais ouais, "ça va".
Léna détourne les yeux.
— Je vais pas te harceler, t'inquiète, reprend Maëlys en haussant les épaules. Mais si un jour t'as envie de parler à quelqu'un qui capte un peu ce que c'est que d'être paumée… Je suis là.
Elle se lève, remet son sac sur son épaule, et avant de partir, elle ajoute avec un sourire en coin :
— Et si t'as juste besoin de quelqu'un pour te sauver de la cantine, je peux aussi être utile.
Elle disparaît dans la cour, rejoignant un petit groupe de filles qui semblent l'attendre.
Léna reste assise, troublée.

Pourquoi cette fille s'intéresse-t-elle à elle ? Elle n'a pas l'air d'être une de ces personnes qui se forcent à être gentilles par pitié.
Peut-être que Maëlys est juste sincère.
Et c'est peut-être ça qui déstabilise le plus Léna.
Pendant les heures qui suivent, Léna ne peut s'empêcher de repenser à cette conversation. Est-ce qu'elle devrait essayer de s'intégrer ? Accepter de ne plus être juste une ombre ?
À la cantine, alors qu'elle s'apprête à s'asseoir seule comme la veille, une voix l'arrête.
— Tu viens ?
Maëlys est là, son plateau à la main, désignant une table un peu plus loin où elle est assise avec trois autres élèves.
Léna hésite.
Tout son être lui crie NON, de rester dans sa bulle, de ne pas prendre de risques.
Mais une autre partie d'elle, plus faible, plus fragile, murmure : Pourquoi pas ?
Léna serre son plateau entre ses mains. Son cœur bat un peu plus vite que d'habitude. Pourquoi a-t-elle accepté ?
Mais Maëlys n'a pas attendu son hésitation pour l'emmener à sa table. Trop tard pour reculer.
Elle s'assoit en face d'elle, et immédiatement, les regards des trois autres filles se tournent vers elle.
— Alors, t'es nouvelle, c'est ça ? lance une fille aux cheveux courts et aux yeux pétillants.
— Ouais, elle est dans notre classe, répond Maëlys en entamant son plat. Léna, je te présente Morgane, Gwenaëlle et Romane.
Les trois filles la scrutent, curieuses mais pas forcément méchantes.
— Tu viens d'où ? demande Morgane.
— De Tours, répond Léna après une seconde d'hésitation.
— Pourquoi t'as changé de collège ? enchaîne Romane.
— On a déménagé.
— C'est pas un peu bizarre, de changer d'école en plein milieu de l'année ? poursuit Gwenaëlle.
Léna sent un frisson d'inconfort parcourir sa nuque. Pourquoi ces questions la mettent-elles si mal à l'aise ?
— T'as été virée de ton ancien bahut ? demande Morgane en riant, comme si c'était une blague.
Mais Léna ne rit pas.
— Non.
— T'es sûre ? insiste-t-elle en souriant. T'as pas fait une connerie là-bas ?
Léna serre les mâchoires. Maëlys lève un sourcil, visiblement agacée par l'insistance des autres.

— Oh, lâchez-la un peu.
— On discute, c'est tout, répond Gwenaëlle en haussant les épaules. C'est normal qu'on soit curieuses, elle débarque de nulle part.
Sa gorge se serre. Trop d'émotions qui remontent d'un coup.
Elle veut répondre, dire quelque chose de neutre, mais aucun mot ne sort. Son souffle se bloque.
Sa vue se brouille. Son cœur s'emballe.
La cantine semble devenir plus bruyante d'un coup, les rires, les bruits de fourchettes, tout se mélange, devient assourdissant.
Elle doit partir. Elle pousse son plateau et se lève précipitamment.
— Léna ? fait Maëlys, surprise.
Mais elle ne répond pas. Elle tourne les talons et quitte la cantine en courant.
Léna traverse les couloirs en accélérant le pas. Elle ignore les élèves qui la regardent, elle ne sait même pas où elle va.
Respire. Respire. Respire.
Elle finit par se réfugier dans les toilettes du premier étage. Son abri habituel.
Elle verrouille la porte et s'appuie contre le mur, la tête dans les mains.
Pourquoi est-ce que ça l'a touchée à ce point ?
Elle devrait être habituée. Mais aujourd'hui, elle est trop fragile, trop fatiguée pour encaisser.
Elle ferme les yeux et l'image revient.
Son père. Celui qui est parti quand elle avait cinq ans. Celui qui a laissé un vide que sa mère a tenté de combler, sans jamais y arriver complètement.
Elle ravale difficilement sa respiration tremblante. Elle ne va pas pleurer. Pas ici.
Une minute passe. Puis deux.
Un bruit de pas dans le couloir. Puis une voix.
— Léna ?
Maëlys.
Elle toque doucement à la porte.
— T'es là ?
Léna hésite. Elle pourrait se taire, faire semblant de ne pas être là.
Mais Maëlys ne semble pas vouloir partir.
— Écoute, j'suis désolée pour tout à l'heure. Les filles peuvent être lourdes.
Silence. Puis :
— Je sais ce que ça fait, quand les gens posent des questions qu'ils pensent anodines mais qui font mal.
Léna ouvre enfin la bouche. Sa voix est rauque.
— Elles savent pas ce qu'elles disent.

— Non, elles savent pas. Mais moi, j'te juge pas.
Léna ferme les yeux.
Pourquoi Maëlys est-elle toujours là, à essayer de la comprendre ?
Et pourquoi… pourquoi ça lui fait du bien ?
Léna reste immobile derrière la porte des toilettes, son souffle encore saccadé. Maëlys est là. Elle ne part pas.
Mais avant qu'elle ne prenne une décision, un bruit de talons raisonnant dans le couloir lui glace le sang.
— Qu'est-ce que vous faites ici ?
Une voix adulte, ferme mais pas agressive.
Léna reconnaît immédiatement la surveillante, c'est Madame Maïwenn.
Elle serre les poings. Génial.
Maëlys ne répond pas immédiatement. Elle attend.
Maïwenn frappe doucement contre la porte des toilettes.
— Léna, c'est ça ?
Elle n'a pas le choix.
Elle déverrouille lentement la porte et sort, les yeux baissés. Maëlys est toujours là, adossée au mur, les bras croisés.
La surveillante, une femme d'une trentaine d'années aux cheveux attachés en chignon strict, les observe, sceptique.
— Bon, c'est quoi le problème ?
Silence.
— Léna, ça va ?
Elle hoche la tête, incapable de dire autre chose.
— Vous vous êtes disputées ?
Maëlys souffle un rire ironique.
— Non.
La surveillante les fixe, attendant une vraie explication. Mais aucune des deux ne parle.
Léna n'a pas envie d'expliquer ce qui vient de se passer. Pas envie d'étaler sa vie devant une inconnue.
Maëlys non plus ne dit rien. Elle respecte son silence.
Au bout d'un instant, la surveillante soupire.
— Bon, si vous ne voulez pas parler, très bien. Mais allez vous ranger, la sonnerie va bientôt retentir.
Les deux filles obéissent sans protester et retournent dans la cour, chacune de son côté.
Le bruit strident de la sonnerie résonne dans les couloirs. Léna suit les autres élèves, le ventre encore noué.
Le cours suivant est le Français. Une matière qu'elle aimait autrefois… mais aujourd'hui, elle n'est pas sûre de pouvoir se concentrer.
La professeure, une femme aux cheveux roux relevés en chignon et aux lunettes fines, écrit le thème du jour au tableau :

« Chanter les sentiments : La poésie lyrique.»
Léna s'installe à sa place, le regard dans le vide.
La professeure balaie la classe du regard et annonce :
— Aujourd'hui, vous allez travailler en îlots.
Un murmure d'excitation traverse la classe.
— Léna, mets-toi avec le groupe de Julie, Rayan et Salomé.
Léna n'a pas envie, mais elle ne discute pas. Elle ramasse ses affaires et s'installe auprès des trois élèves.
Julie et Salomé continuent de discuter entre elles tandis que Rayan commence déjà à lire la consigne.
— Léna, ajoute la prof en s'adressant à elle, si tu ne comprends pas quelque chose, n'hésite pas à poser des questions à ton groupe.
Elle hoche la tête.
Le travail commence. Julie lit l'introduction à voix haute :
— Étude d'une complainte du Moyen Âge : « Pauvre Rutebeuf ».
Léna entend la phrase, mais ne l'enregistre pas.
Elle repense à la cantine. Aux trois filles. À l'absence de son père.
Son cœur se serre. Elle fixe la feuille devant elle, mais les mots sont flous.
Elle entend vaguement le groupe commencer à discuter, mais elle décroche complètement.
Les minutes passent. Quand elle revient enfin à la réalité, Julie a déjà fini de noter des idées.
Elle se tourne vers eux, hésitante.
— Euh… vous pouvez m'expliquer ?
Salomé lève la tête et la dévisage avec un sourire narquois.
— T'as qu'à écouter.
Léna sent son visage brûler.
Julie pouffe de rire et Rayan, lui, ne dit rien, concentré sur son cahier.
Elle encaisse. Elle aurait dû s'y attendre. Elle n'a pas d'alliés ici. Elle est seule.
Elle serre les poings sous la table, ravale sa fierté.
Encore une heure à tenir.
Mais quelque chose au fond d'elle se fissure un peu plus.
Léna passe le reste du cours en silence, le regard rivé sur sa feuille. Elle fait semblant de suivre. Elle ne veut plus poser de questions, plus se faire remarquer.
Quand la cloche sonne enfin, elle range rapidement ses affaires et s'apprête à sortir de la salle. Loin de ces élèves qui la jugent.
Mais alors qu'elle atteint la porte, une voix l'arrête :
— Hey, attends.
Elle se retourne. Maëlys.
Léna fronce les sourcils. Pourquoi est-ce qu'elle la suit encore ?
— J'ai vu ce qu'il s'est passé, dit simplement Maëlys, en ajustant la

sangle de son sac.
— Et alors ? répond Léna d'un ton plus sec qu'elle ne le voudrait.
Elle n'a pas envie d'en parler. Elle veut juste partir, disparaître, oublier.
Mais Maëlys ne se démonte pas.
— Salomé est une connasse.
Léna écarquille légèrement les yeux. Elle ne s'attendait pas à une réponse aussi directe.
— Elle est toujours comme ça, surtout avec les nouvelles. Ignore-la.
Léna serre les mâchoires.
— C'est facile à dire…
Maëlys croise les bras et la fixe un instant. Puis, elle lâche dans un soupir :
— Tu vas encore fuir, c'est ça ? Comme à la cantine ?
Léna sent un pincement au cœur. Pourquoi elle lui dit ça ? Pourquoi elle insiste autant ?
— Je fuis pas.
— Ah ouais ? Maëlys arque un sourcil. T'appelles ça comment, partir en courant dès que quelque chose ne va pas ?
Léna sent la colère monter en elle, une chaleur désagréable qui se propage dans son ventre.
— Tu comprends rien.
— T'as raison. Je comprends rien, parce que tu me laisses pas comprendre.
Elles se regardent, deux forces contraires, l'une cherchant à percer une armure, l'autre essayant de la garder intacte.
Maëlys soupire et secoue la tête.
— Écoute, t'es pas obligée de parler si t'as pas envie. Mais si un jour t'en as marre de te battre toute seule, sache que t'as pas besoin d'être seule.
Elle marque une pause, puis ajoute avec un léger sourire :
— T'as l'air plus résistante que tu le crois, Léna. Mais t'as pas besoin d'être une guerrière tout le temps.
Puis elle tourne les talons et s'éloigne dans le couloir, sans attendre de réponse.
Léna reste là, décontenancée.
Elle n'a pas l'habitude qu'on lui parle comme ça. Qu'on s'intéresse à elle sans arrière-pensée.
Pourquoi Maëlys fait ça ?
Elle pourrait juste l'ignorer, comme tout le monde.
Mais non. Elle s'accroche.
Léna serre la sangle de son sac, perdue dans ses pensées.
Peut-être que Maëlys a raison.
Peut-être qu'elle est fatiguée de tout affronter seule.

Alors que l'après-midi avance, une question germe dans son esprit.
Et si, pour une fois, elle essayait d'arrêter de fuir ?
Et si elle donnait une chance à Maëlys, à cette opportunité de ne plus être juste l'ombre solitaire qui erre dans ce collège ?
Elle ne sait pas encore comment faire. Mais une chose est sûre.
Maëlys a semé une graine.
Et peut-être… juste peut-être… Léna est prête à la laisser pousser.
Après les cours, Léna rentre en bus chez elle. Elle referme la porte de l'appartement en soupirant, déjà épuisée par sa journée. Elle ne s'attend pas à trouver sa mère dans le salon.
Pourtant, elle est là. Assise sur le canapé, les bras croisés, le visage fermé.
Léna s'arrête net. Quelque chose cloche.
Sa mère pose son téléphone sur la table et la regarde droit dans les yeux.
— Léna, on doit parler.
Son ton est calme, mais Léna sent la tension sous chaque syllabe.
— J'ai reçu un appel du collège.
Un frisson désagréable lui parcourt l'échine.
— Pourquoi tu fuyais la cantine aujourd'hui ? Pourquoi tes profs disent que tu es absente en classe, que tu ne participes pas ?
Léna serre les dents. Bien sûr. Évidemment.
Le collège a tout raconté.
Elle jette son sac sur le canapé et croise les bras.
— Et alors ?
Sa mère fronce les sourcils.
— Léna, je m'inquiète.
— T'aurais peut-être dû y penser avant de nous faire déménager au milieu de l'année.
Sa mère cligne des yeux, surprise par l'agressivité soudaine dans sa voix.
— Ce n'était pas un choix facile, tu le sais.
— Ah bon ? Parce que moi, on ne m'a pas demandé mon avis.
Sa mère soupire et passe une main sur son front.
— Léna, j'ai fait ce qui était le mieux pour nous deux.
— Tu veux dire pour toi.
La colère enfouie depuis des semaines refait surface, brutale et incontrôlable.
— Tout ça, c'est de ta faute ! explose Léna, sa voix tremblante. Si je suis seule, si je suis paumée, si tout est un désastre, c'est parce que tu as décidé qu'on devait tout quitter !
Sa mère se lève, visiblement choquée par ses mots.
— Léna, c'est injuste.
— Non, c'est la vérité ! crie-t-elle. J'avais une vie là-bas, tu comprends

? Des amis, des repères, un collège où je me sentais bien ! Et toi, t'as tout détruit !
Sa mère ouvre la bouche, puis la referme. Elle ne s'attendait pas à ça.
— Je sais que c'est dur pour toi…
— Non, tu sais rien ! coupe Léna. T'es jamais là ! Tu rentres tard, tu bosses tout le temps, et moi je me retrouve seule dans un appart où j'ai l'impression d'être une étrangère !
Sa mère baisse légèrement la tête, et pour la première fois, elle a l'air blessée.
— Tu crois que c'est facile pour moi ? murmure-t-elle. Tu crois que je fais ça pour m'amuser ?
Léna ne répond pas. Elle est allée trop loin.
Mais elle est incapable de s'arrêter.
— Tout ce que je voulais, c'était rester là où j'étais heureuse.
Sa mère ferme les yeux un instant, comme pour reprendre son calme. Puis elle rouvre les paupières et fixe Léna, sa voix plus posée, mais ferme :
— Je sais que tu es en colère. Et je comprends.
Elle s'approche doucement, mais Léna recule instinctivement.
— Mais tu ne peux pas continuer comme ça.
Léna détourne le regard, incapable d'affronter cette discussion plus longtemps.
Sa mère soupire longuement et secoue la tête.
— Prends le temps qu'il te faut pour m'en vouloir. Mais je suis là. Quoi qu'il arrive.
Elle tourne les talons et quitte le salon, laissant Léna seule avec sa rage et son vide intérieur.
Léna reste debout au milieu du salon, son souffle court.
Elle ne sait plus ce qu'elle ressent.
Elle est en colère. Contre sa mère. Contre elle-même. Contre ce collège qui ne veut pas d'elle.
Mais sous la colère, il y a autre chose.
Un poids. Une tristesse écrasante.
Elle regarde son téléphone. Un message de Maëlys.
— Ça va ?
Elle ne sait pas quoi répondre.
Non, ça ne va pas. Mais est-ce qu'elle a vraiment envie de l'admettre ?
Elle éteint l'écran et s'effondre sur le canapé, les yeux fixant le plafond.
Elle voulait blesser sa mère.
Mais pourquoi est-ce elle qui se sent brisée maintenant ?
Léna reste allongée sur le canapé, son téléphone posé sur son ventre. L'écran noir semble la narguer.
Elle jette un regard furtif vers le couloir. Sa mère est dans sa chambre.

Elle n'a pas claqué la porte, mais elle ne s'est pas non plus excusée. Pas cette fois.
Léna soupire et rallume son téléphone.
Le message de Maëlys est toujours là.
— Ça va ?
Un simple message. Un truc banal.
Mais ça lui fait plus d'effet qu'elle ne voudrait l'admettre.
Elle tape une réponse, hésite, l'efface, recommence.
Finalement, elle écrit :
— Pas vraiment.
Elle appuie sur Envoyer et se fige. Trop tard.
Quelques secondes plus tard, les trois petits points apparaissent. Maëlys est en train de répondre.
— J'me doute.
Elle n'en rajoute pas. Pas de "je te l'avais dit". Pas de pitié.
Puis un second message arrive.
— T'as envie d'en parler ou t'as juste besoin de te changer les idées ?
Léna fronce les sourcils.
C'est ça, la vraie question.
Elle pourrait vider son sac. Lui raconter l'engueulade avec sa mère, la solitude, la sensation d'être étrangère partout.
Mais… elle n'est pas prête.
Alors, après une seconde d'hésitation, elle répond :
— Me changer les idées.
Maëlys ne pose pas de questions.
— T'aimes les séries débiles ?
Léna hausse un sourcil.
— Ça dépend, c'est quoi une série débile ?
— Un truc avec des lycéens trop vieux pour jouer des lycéens, des histoires d'amour ridicules et des intrigues qui partent en vrille.
Léna esquisse un sourire. Le premier de la journée.
— Vas-y, balance un titre.
— Ok, "Elite" ou "Riverdale" ?
— Je sais pas, je les ai jamais regardées.
— QUOI ?
Léna rit doucement.
Un vrai rire.
Elle se redresse un peu sur le canapé.
— J'suis pas trop séries.
— Ok, mission : te faire découvrir des trucs cultes. Tu commences par "Elite".
— Et si c'est nul ?
— Alors tu pourras me critiquer autant que tu veux.
Puis un dernier message de Maëlys.

— T’es pas obligée d’être seule, Léna. Même pour des conneries comme ça.
Léna fixe son écran.
Elle pourrait ignorer. Faire semblant de ne pas comprendre. Replonger dans sa solitude confortable.
Mais… elle en a marre.
Alors, pour la première fois depuis son arrivée, elle accepte l’idée que quelqu’un puisse être là pour elle.
Elle ouvre Netflix et tape "Elite" dans la barre de recherche.
Un petit pas. Mais un pas quand même.

4

Le lendemain matin, Léna se sent… différente.
Elle n’a pas mieux dormi que d’habitude. Elle n’a pas oublié sa dispute avec sa mère.
Mais il y a une chose qui change : Maëlys.
Hier soir, elles ont échangé des messages jusqu’à tard. Pas sur des trucs graves. Juste des conneries.
Des commentaires sur Elite, des débats sur quel personnage est insupportable, des discussions sur la musique, les séries, les livres.
Et Léna a réalisé quelque chose d’étrange : C’était facile.
Pas de pression. Pas de jugement. Juste deux filles qui parlent.
Et ça… ça lui a fait du bien.
Quand Léna arrive au collège ce matin-là, elle aperçoit Maëlys avant même qu’elle ne l’appelle.
Elles ne sont pas encore vraiment copines, mais une certaine habitude s’est installée entre elles. Une complicité naissante, presque naturelle.
Maëlys la rejoint d’un pas léger, comme si de rien n’était.
— Alors, t’en es où dans Elite ? demande-t-elle en marchant à côté d’elle, comme si elles avaient toujours été amies.
Léna hésite une seconde.
— J’ai regardé deux épisodes.
Maëlys fronce les sourcils.
— Et ?

— C'est… bizarre. Tout va trop vite.
Maëlys éclate de rire.
— Ah, mais c'est normal. T'as encore rien vu. Dans trois épisodes, y'aura déjà des meurtres et des couples improbables.
— Super… ironise Léna.
Mais au fond, ça la fait sourire.
Les élèves se rangent devant leur salle.
Maëlys regarde discrètement l'organisation des places dans la classe.
— T'es où, toi ?
Léna pointe du menton sa place habituelle, à côté d'un garçon qui passe son temps à mâchouiller son stylo.
Maëlys grimace.
— Attends, on va arranger ça.
Elle se dirige vers le professeur qui arrive, son classeur sous le bras.
— Monsieur, est-ce qu'on peut changer de place et se mettre ensemble ?
Léna écarquille les yeux. Elle n'a même pas eu le temps de protester.
Le prof regarde les deux filles.
— Vous ne bavarderez pas trop ?
— Promis. Mensonge éhonté. Mais ça passe.
Léna s'installe à côté de Maëlys pour la première fois. Le cours paraît tout de suite un peu moins long.
Avant, Léna passait les récréations seule.
Aujourd'hui, elle reste avec Maëlys.
Elles marchent lentement dans la cour, les mains dans les poches, en esquivant les ballons de foot des garçons.
— T'aimes bien être ici ? Demande Léna, presque sans réfléchir.
Maëlys hausse les épaules.
— Ça va. C'est un collège comme un autre. Toi, t'aimais mieux l'ancien, c'est ça ?
Léna hoche la tête.
— Là-bas, je connaissais tout le monde. Ici, j'ai l'impression d'être invisible.
Maëlys la regarde, un sourire en coin.
— Invisible ? Vraiment ? Parce que Salomé et sa clique te regardent genre… beaucoup.
Léna sent une pointe d'angoisse monter.
Elle jette un regard discret à Salomé, qui, effectivement, parle à voix basse avec ses copines en les fixant.
Maëlys lève les yeux au ciel.
— Te prends pas la tête. Elles ont besoin de toujours observer les autres.
Léna aimerait être aussi détachée. Mais au moins, aujourd'hui, elle n'est pas seule.

Avant, Léna détestait la cantine.
Aujourd'hui, elle y entre avec Maëlys. Elles prennent leur plateau, avancent dans la file.
L'odeur des crêpes chaudes flotte dans l'air. Un menu breton.
Galettes de sarrasin garnies aux œufs et au fromage.
Une petite salade verte en accompagnement.
Et en dessert… le légendaire Kouign-Amann, dégoulinant de beurre caramélisé.
— Woah, pour une fois, y'a un truc qui donne envie. Remarque Maëlys en prenant une galette.
Léna opine sans trop savoir si c'est vrai.
Elle n'a jamais goûté un vrai menu breton.
— Tu vas adorer le Kouign-Amann, c'est une bombe. Ajoute Maëlys avec un clin d'œil.
Le genre de bombe qui explose dans ton estomac, probablement.
Elles avancent, récupèrent leurs assiettes.
Puis, arrive le moment fatidique : trouver une place.
Maëlys pose son plateau sur une table et fait signe à Léna de s'asseoir.
— Voilà. Ici, on est bien. Pas trop loin, pas trop près des pestes.
C'est étrange, mais c'est la première fois que Léna ne se sent pas complètement à l'écart.
Elles mangent tout en discutant, sans pression.
Une amitié est née, doucement, sans qu'elles s'en rendent vraiment compte.
Léna pique une frite dans son assiette et sourit. Elle ne se sent plus totalement étrangère dans ce collège.
L'après-midi s'étire doucement, et pour la première fois, Léna ne compte pas les heures.
Après le repas, elle et Maëlys retournent en cours, un peu plus légères, un peu plus complices.
Le cours d'histoire passe plus vite que d'habitude.
Le prof de sciences physiques, d'ordinaire si strict, fait une blague qui fait rire toute la classe.
Même les exercices de maths, pourtant son cauchemar, lui semblent un peu moins oppressants.
Est-ce le fait d'être assise à côté de Maëlys ?
Ou peut-être simplement le fait de ne plus se sentir complètement seule ?
À la récréation de l'après-midi, elles retrouvent un coin tranquille près du mur du gymnase.
Le vent marin souffle toujours, mais Léna le remarque moins.
Les cris des autres élèves résonnent autour d'elles, mais ils lui semblent moins pesants.
Maëlys mord dans un bonbon qu'elle a sorti de sa poche et en tend un

à Léna.
— C'est trop sucré. Prévient-elle en riant.
Léna le prend sans réfléchir.
Peut-être que tout ne sera pas si terrible, après tout.
Le dernier cours de la journée, c'est français.
La professeur demande aux élèves de rédiger un texte sur un souvenir marquant. Léna hésite.
Son ancien collège ? Louise ? Ce déménagement ?
Son stylo reste suspendu au-dessus de sa feuille.
Puis, finalement, elle écrit quelque chose de simple.
"Aujourd'hui, j'ai mangé mon premier Kouign-Amann." Elle sourit. Juste un peu.
Peut-être qu'un jour, elle écrira autre chose. Peut-être que ce collège deviendra un vrai chapitre de sa vie.
Mais pour aujourd'hui, ça suffit.
La sonnerie retentit.
Les élèves se lèvent dans un joyeux chaos, ramassant leurs affaires, bavardant déjà sur ce qu'ils feront après les cours.
Pour la première fois, Léna ne se précipite pas vers la sortie. Elle range doucement ses affaires tout en jetant un regard vers Maëlys.
— Bon, à demain alors ? Dit Maëlys en balançant son sac sur son épaule.
Léna hoche la tête sans même y réfléchir.
— À demain.
Deux mots simples, mais qui résonnent différemment aujourd'hui.
Elle suit le flot d'élèves jusqu'au portail, mais cette fois, elle ne ressent pas cette boule d'angoisse habituelle.
Elle ne regarde pas son téléphone en cherchant une excuse pour rentrer vite. Elle ne marche pas avec cette impression de n'avoir sa place nulle part.
Elle a passé une journée normale. Elle a ri, parlé, partagé un repas. Elle a fait un pas en avant.
Elle inspire l'air iodé, se laisse porter par la brise fraîche qui s'engouffre entre les bâtiments. Elle ne se sent pas encore tout à fait bien… Mais elle ne se sent plus totalement malheureuse non plus.
Et c'est déjà une victoire.
Quand elle rentre chez elle, sa mère est là.
Elle ne travaille pas tard ce soir.
Léna pose son sac et s'apprête à aller directement dans sa chambre, mais sa mère l'interpelle doucement.
— Léna…
Elle s'arrête, hésitante.
— Je suis désolée pour l'autre soir.
Léna fixe le sol.

— C’est pas juste pour moi non plus, tu sais. Poursuit sa mère.
— Ce déménagement… j’ai fait ce que je pensais être le mieux. Peut-être que j’ai eu tort, je sais pas. Mais je suis désolée si tu te sens mal ici.
Léna serre les bras contre elle. Elle ne sait pas quoi répondre.
— J’ai eu un appel du collège. Ils m’ont dit que tu as été… un peu mieux aujourd’hui.
Léna lève les yeux, surprise.
— T’as parlé à mes profs ?
— Le prof principal m’a appelée ce matin. Il m’a dit que t’avais un peu plus interagi en classe. Que t’étais avec… Maëlys, c’est ça ?
Léna hoche la tête, méfiante.
— Elle a l’air bien, cette fille.
— Ouais.
Sa mère lui sourit doucement.
— Je veux pas te forcer à parler, Léna. Mais je veux que tu saches que… je suis là. Et si un jour tu veux me dire ce que tu ressens, je t’écouterai.
Léna ne sait pas si elle est prête à lui pardonner. Mais elle sait une chose : elle a envie d’essayer.
Alors elle murmure, presque trop bas :
— Merci.
Sa mère l’entend. Et c’est un début.

5

Le lendemain, au collège, rien d’extraordinaire, rien de spectaculaire.
Juste une journée presque normale.
Et pour Léna, c’est déjà beaucoup.
Le matin, les heures s’enchaînent.
Le cours de sciences est plus intéressant que prévu. En anglais, elle parvient à répondre sans hésiter. Même en maths, le professeur, pourtant sévère, ne la reprend pas. Elle se surprend à suivre, à écouter vraiment.
Pas juste à être là, en attendant que le temps passe.

Le collège reste un territoire encore à apprivoiser, mais il lui paraît moins oppressant. Elle rejoint Maëlys, et ensemble, elles se dirigent vers la cour.
— Ils abusent, franchement. Encore un contrôle lundi… Râle Maëlys en croquant dans un pain au chocolat.
Léna esquisse un sourire.
— J'ai à peine compris le cours d'aujourd'hui.
— Ça tombe bien, moi non plus.
Elles éclatent de rire.
C'est un moment court, anodin. Mais il a le goût d'une routine qu'elle croyait perdue.
À la cantine, elle s'installe directement à côté de Maëlys.
Sans réfléchir, sans hésiter.
Elle ne cherche plus à fuir le regard des autres. Elle n'a plus cette boule au ventre en entrant.
— Si un jour y'a de nouveau des galettes, j'en prends deux. » plaisante Léna en piquant une frite.
Maëlys rit.
— Toi, tu deviens bretonne.
Une phrase simple, mais qui réchauffe quelque chose en elle.
Les derniers cours de la journée défilent.
En histoire, elle note plus que d'habitude. En français, elle ose lever la main pour répondre. En sport, elle ne se sent plus complètement invisible.
Elle n'est pas encore totalement intégrée, mais elle est là. Elle existera bientôt autrement qu'en tant que "la nouvelle".
La dernière sonnerie retentit. Les élèves se pressent vers la sortie, impatients de rentrer.
Léna et Maëlys avancent côte à côte vers le portail.
Une semaine plus tôt, elle serait partie seule, sans un mot.
Aujourd'hui, Maëlys se tourne vers elle avec un sourire léger.
— Bon, à demain.
Léna hoche la tête, presque instinctivement.
— À demain.
Deux mots, mais qui résonnent différemment.
Demain ne semble plus aussi effrayant.
Elle regarde les élèves s'éloigner, elle aussi prête à rentrer.
Et pour la première fois, elle se dit que tout ça ne sera peut-être pas si terrible.
Léna rentre du collège bien plus tard que d'habitude. Elle a pris son temps, traîné en route, laissé le froid mordre ses joues plutôt que d'affronter trop vite le silence vide de l'appartement.
Ce soir, elle n'a pas envie de se retrouver seule.
Les rues sont calmes, baignées dans la lumière jaune des réverbères.

Elle avance sans vraiment presser le pas, les mains enfoncées dans ses poches, écoutant distraitement le bruit de ses pas sur le trottoir mouillé. Pourquoi se dépêcher ? Personne ne l'attend.
Arrivée devant l'immeuble, elle pousse la porte d'entrée avec un soupir.
Elle s'apprête à monter les escaliers, mais un réflexe la pousse à jeter un œil à la boîte aux lettres.
Un courrier. Une enveloppe blanche, propre, stricte, sans fioriture. Son regard accroche le nom de sa mère. Expéditeur : un cabinet d'avocats.
Léna fronce les sourcils.
— C'est quoi, ça ?
Son cœur rate un battement. Elle sait qu'elle ne devrait pas y toucher.
Ce n'est pas à elle. Mais quelque chose la retient, l'oblige à fixer l'enveloppe plus longtemps.
Ce n'est pas un simple courrier administratif. Elle le sent. Pourquoi un avocat écrirait à sa mère ?
Elle hésite. Ses doigts frôlent le papier glacé. Un frisson la traverse. Elle aurait pu remonter chez elle sans y penser, l'ignorer, l'oublier. Mais elle sait déjà que ce n'est pas ce qu'elle va faire.
D'un geste rapide, elle attrape l'enveloppe et file dans l'escalier.
Son cœur bat plus fort. Un mélange d'excitation et de culpabilité. Pourquoi se sent-elle aussi nerveuse ?
Elle referme la porte de l'appartement derrière elle et tourne la clé. Sa mère n'est pas encore rentrée.
L'espace est silencieux. Figé. Elle jette son sac sur le canapé et file dans la cuisine. Elle a besoin d'un instant.
Elle ouvre le frigo, attrape un verre, le remplit d'eau avant d'y verser un trait de sirop à la fraise, presque sans y penser. Mais son regard ne quitte pas l'enveloppe.
Elle est là, posée sur le comptoir, et elle l'appelle. C'est maintenant ou jamais.
Léna prend une profonde inspiration. Ses doigts effleurent le bord du papier. Elle devrait attendre sa mère, ne pas se mêler de ce qui ne la regarde pas. Mais une voix en elle refuse d'écouter la raison.
D'un mouvement sec, elle déchire l'enveloppe.
Et ce qu'elle s'apprête à découvrir pourrait bien tout changer. Elle déplie lentement la lettre et commence à lire. Et à chaque ligne, son cœur ralentit.
Madame,
Je vous informe que votre ex-conjoint, Monsieur Kevin Giboire, a récemment obtenu une libération anticipée après cinq années d'incarcération. Conformément à votre demande, nous avons renouvelé la demande d'interdiction de diffusion d'image et d'information concernant votre fille auprès du collège de Saint-Malo.

Toute photo ou mention de son identité sur les réseaux sociaux ou dans l'établissement pourrait lui permettre de la localiser.
Comme vous l'avez exprimé lors de nos derniers échanges, nous restons prudents quant au risque qu'il tente de la voir… ou de l'emmener sans votre consentement.
Léna sent le sol se dérober sous elle.
Son père. Il est sorti de prison. Son souffle devient court. Prison ?
Elle relit la lettre plusieurs fois, mais les mots ne changent pas.
Elle a toujours cru que son père était parti, qu'il avait refait sa vie ailleurs, qu'il ne voulait plus d'elles. Qu'il ne les aime plus. Mais ce n'était pas la vérité.
La vérité, c'est qu'il était enfermé. Et maintenant, il est libre. Et il pourrait la chercher.
Un frisson glacé lui parcourt le dos.
Sa mère lui a caché ça toute sa vie.
Léna laisse tomber la lettre sur la table, les mains tremblantes. Elle tourne en rond dans le salon, son esprit en ébullition.
Pourquoi ? Pourquoi sa mère ne lui a jamais dit la vérité ?
Des bribes de souvenirs lui reviennent. Un père flou. Une voix grave. Une porte qui claque.
Elle serre les dents. Elle doit lui parler.
Mais en même temps… elle ne veut pas la voir.
Elle prend son téléphone, hésite une seconde, puis tape un message.
— « Maëlys, t'es dispo ? »
Trois secondes.
— « Toujours. Qu'est-ce qui se passe ? »
— « J'ai découvert un truc. J'suis pas bien. »
— « Viens, on se retrouve dehors. »
Vingt minutes plus tard, Léna et Maëlys sont assises sur un banc près du port.
Il fait froid, le vent salé fouette leurs visages, mais Léna ne le sent même pas. Elle tient encore la lettre dans sa main, serrée contre ses genoux. Maëlys ne la quitte pas des yeux.
— Tu veux m'en parler ?
Léna fixe l'eau sombre qui s'étend devant elles.
— Mon père… Elle inspire profondément.
— Il était pas juste parti. Il était en prison.
Maëlys ne réagit pas immédiatement. Pas de choc. Pas de jugement. Juste de l'écoute.
— Et là… il est sorti.
Maëlys fronce les sourcils.
— T'as appris ça comment ?
— Une lettre. Un avocat. Ma mère voulait que le collège interdise qu'on diffuse ma photo, parce que… Léna déglutit.

— Parce qu'il pourrait essayer de me retrouver.
Le silence entre elles devient presque palpable.
Maëlys finit par souffler :
— Et ta mère… elle t'a jamais rien dit ?
Léna secoue la tête.
— Jamais.
Maëlys serre les lèvres, visiblement en colère pour elle.
— P*tain. Elle passe une main dans ses cheveux.
— C'est dingue.
Léna hoche la tête, le regard vide.
— Qu'est-ce que tu vas faire ?
— J'en sais rien.
Elles restent un moment en silence. Puis Maëlys dit doucement :
— Tu veux qu'on aille quelque part ? Que tu souffles un peu ?
Léna hésite.
Mais au fond d'elle, elle sait qu'elle ne veut pas rentrer. Pas maintenant.
— Ouais.
— Ok.
Maëlys sourit légèrement.
— Alors viens, on bouge.
Et pour la première fois depuis qu'elle a lu cette lettre, Léna sent son cœur battre un peu moins fort.

6

Après avoir passé un long moment dehors avec Maëlys, Léna sait qu'elle ne peut plus fuir.
Elle doit rentrer. Elle doit affronter sa mère.
Le trajet du retour est plus lourd que jamais. Chaque pas la rapproche de cette conversation qu'elle redoute autant qu'elle désire.
Elle sent la colère monter en elle, mais aussi de la peur. Qu'est-ce que sa mère lui a caché d'autre ?
Quand elle pousse la porte de l'appartement, sa mère est là.
Assise sur le canapé, la même posture que la veille, le téléphone posé sur la table, les traits fatigués.
Elle lève les yeux vers sa fille et comprend immédiatement que quelque chose ne va pas.
— Léna…
— Tais-toi.
Sa mère écarquille légèrement les yeux, surprise par le ton froid et tranchant.
Léna sort la lettre de son sac et la jette sur la table.
— C'est quoi, ça ?
Silence.
Le visage de sa mère devient livide.
— Où est-ce que tu as trouvé ça ?
— Dans la boite aux lettres. Et ouais, je l'ai ouverte.
Sa mère passe une main sur son front, visiblement déstabilisée.
Mais Léna n'est pas d'humeur à attendre des justifications.
— Il était en prison, maman ? Depuis tout ce temps ? Et tu me l'as jamais dit ?!
Sa mère ferme les yeux une fraction de seconde.
Puis elle souffle :
— Je voulais te protéger.
Léna éclate de rire. Un rire amer, tremblant.
— Me protéger ?! En me mentant toute ma vie ?!
Elle sent sa gorge se nouer, mais elle refuse de pleurer. Pas maintenant.

— Je croyais qu'il nous avait juste abandonnées. Qu'il était parti sans se retourner. Qu'il a trouvé une autre famille. Mais en fait, c'était quoi ? Un criminel ?! Un monstre ?!
Sa mère secoue violemment la tête.
— Non ! Il n'est pas un monstre, Léna. Il… Elle s'interrompt. Elle cherche ses mots.
Léna serre les poings.
— Dis-moi la vérité. Tout. Maintenant.
Sa mère reste immobile. Hésitante.
Puis elle lâche enfin, dans un souffle douloureux :
— Il n'a jamais voulu te faire de mal. Mais… il avait des problèmes.
Léna fronce les sourcils.
— Quels problèmes ?
Sa mère détourne le regard.
— Il… faisait des choses illégales. Il a été condamné pour des affaires de vols, d'arnaques. Rien de violent. Mais il n'arrivait pas à s'arrêter. Il s'enfonçait toujours plus loin.
Léna sent une vague de confusion l'envahir.
— Tu veux dire… qu'il était un escroc ?
— Oui.
Un silence écrasant s'installe.
— Et tu ne me l'as jamais dit.
Sa mère se mord la lèvre, les yeux embués.
— Je voulais que tu aies une enfance normale, sans porter ça sur tes épaules.
Léna secoue la tête.
— Mais c'est faux, maman ! T'as pas compris que le pire, c'est pas ce qu'il a fait ? C'est que tu m'as menti. Tu m'as laissé croire que c'était moi, que c'était nous le problème. Que s'il était parti avec une autre femme, c'était parce qu'il ne voulait pas de nous.
Les mots sont lâchés.
Sa mère ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort.
Léna ravale sa colère et se détourne.
— J'ai besoin d'être seule.
Sa mère ne la retient pas. Elle sait qu'elle a perdu sa confiance.
Léna s'enferme dans sa chambre. Elle s'assoit sur son lit, l'esprit en ébullition.
Son père était un criminel. Mais pas un monstre.
Pourquoi ressent-elle un soulagement ?
Elle regarde son téléphone. Elle pourrait écrire à Maëlys, lui dire ce qu'elle vient de découvrir.
Mais les mots lui manquent. Léna fixe l'écran un instant.
Puis elle pose son téléphone et ferme les yeux.
Sa vie est un chaos.

7

Le lendemain matin, Léna franchit les grilles du collège avec une lourdeur pesante sur la poitrine. Les mots de sa mère résonnent encore en elle, l'empêchant de trouver le moindre apaisement. La nuit a été courte, agitée, presque blanche.
Mais au milieu de ce chaos intérieur, une pensée plus légère lui permet d'avancer : Maëlys.
Elle n'est plus complètement seule.
Alors, quand elle rejoint la cour, elle se sent un tout petit peu plus légère.
Elle repère rapidement Maëlys, adossée à un mur, en train de discuter avec Salomé.
Léna ralentit instinctivement. Ce n'est pas la première fois qu'elles se croisent, et à chaque rencontre, la tension est palpable. Elle le sait, cette fille ne l'aime pas.
Et visiblement, elle ne se trompe pas.
Lorsque Maëlys aperçoit Léna et lui adresse un signe, le visage de Salomé se ferme aussitôt. Son regard se fait plus dur, plus froid. Sans un mot, elle détourne les yeux et s'éloigne brusquement, comme si la simple présence de Léna l'insupportait.
Maëlys fronce les sourcils en la regardant partir.
— Qu'est-ce qu'elle a ? Demande Léna en arrivant à sa hauteur.
Maëlys hausse les épaules.
— Je sais pas, elle fait la gueule depuis hier.
Léna a un mauvais pressentiment. Tout se passe à la pause du matin.
Léna est en train de parler avec Maëlys près du préau quand Salomé débarque.
Et cette fois, elle ne se contente pas de lui lancer un regard mauvais.
— Alors, Maëlys, tu traînes plus qu'avec elle maintenant ? Lâche-t-elle d'un ton moqueur.
Léna sent immédiatement la tension.
Maëlys croise les bras.
— Salomé, t'abuses.

— Moi j'abuse ? Salomé ricane.
— Excuse-moi, mais depuis que cette fille est arrivée, t'as complètement oublié tes vraies amies.
Léna se crispe.
— Je t'ai rien fait.
Salomé lève les mains, faussement innocente.
— C'est vrai. T'as juste débarqué de nulle part, tu nous parles jamais, tu fais toujours la tête… et maintenant tu colles Maëlys comme si c'était ta seule bouée de sauvetage.
Des élèves commencent à se tourner vers elles.
Léna sent son cœur s'accélérer.
— C'est quoi ton problème ? Demande Maëlys, agacée.
Salomé la fixe.
— Mon problème, c'est que j'aime pas les sangsues.
Un silence brutal. Les murmures s'élèvent.
Léna s'entend rire. Un rire sec, froid. Elle ne va pas se laisser faire.
— T'es sérieuse ? T'as peur que je te vole ton amie ?
Salomé croise les bras.
— J'ai juste pas envie que tu manges avec nous par pitié.
Cette fois, ça fait mal.
Léna sent une vague de chaleur monter en elle. Elle pourrait exploser.
Mais avant qu'elle ne parle, Maëlys intervient.
— Salomé, arrête.
— Quoi, t'as besoin de la défendre maintenant ?
— Non, mais t'as juste l'air pathétique.
Salomé cligne des yeux, piquée. Léna ne bouge pas. Elle attend la suite.
Mais Salomé se contente de les fusiller du regard avant de tourner les talons et de disparaître dans la cour.
Les élèves autour d'elles continuent de chuchoter.
Maëlys souffle, exaspérée.
— Désolée, elle est insupportable.
Léna, elle, n'a plus envie de parler. Parce que, malgré tout, une part d'elle a retenu les mots de Salomé.
Et si c'était vrai ?
Si Maëlys était juste gentille avec elle par pitié ?
Dans le brouhaha du couloir, Léna suit Maëlys d'un pas mécanique. Mais cette fois, elle ne parle presque plus. Quelque chose s'est figé en elle.
Maëlys le remarque aussitôt.
— Hé, tu vas pas la laisser t'atteindre, si ?
Léna hausse les épaules, évitant son regard.
— Elle a peut-être raison.
Maëlys s'arrête net.

Léna sent son regard peser sur elle.
— Attends… Quoi ?
Léna sent un nœud se former dans son ventre.
Elle serre les poings. Elle ne voulait pas dire ça à voix haute.
— Je veux dire… Tu t'entendais bien avec elle avant, non ?
Maëlys plisse les yeux.
— Ouais. Mais c'est pas pour ça qu'elle a tous les droits.
Léna hésite. Elle veut croire que Maëlys est sincère, qu'elle est là pour elle.
Mais la peur ronge encore son esprit.
Et si ce n'était que temporaire ?
Et si elle finissait, elle aussi, par se lasser d'elle ?
Elle inspire profondément avant de lâcher, presque à contrecœur :
— T'es sûre que tu traînes pas avec moi juste parce que je suis seule ?
Léna sent immédiatement que la question était de trop.
Maëlys la fixe, impassible.
Puis, sans prévenir, elle lâche froidement :
— T'es conne, Léna.
Léna écarquille les yeux.
— Pardon ?!
Maëlys ne détourne pas le regard.
— Je suis avec toi parce que j'ai envie d'être avec toi.
Léna ne sait pas quoi répondre.
Maëlys pousse un soupir, puis enchaîne d'une voix plus sèche :
— Si t'as un problème avec ça, c'est ton souci. Mais moi, je choisis mes amies. Et en ce moment, j'ai pas envie d'être avec une meuf qui me prend pour une pitié ambulante.
Puis, sans attendre, elle tourne les talons et entre en classe.
Léna reste plantée là, figée au milieu du couloir bondé. Ses entrailles se tordent.
Est-ce qu'elle vient de tout gâcher ?
La journée continue, mais Léna n'a plus la tête à rien.
Elle sait qu'elle a blessé Maëlys avec ses doutes. Mais comment pouvait-elle faire autrement ? Elle a toujours eu peur d'être de trop. Et maintenant, Maëlys lui en veut.
Elles ne se sont plus adressé la parole depuis le couloir. Le silence entre elles est pire que tout.
Et Salomé… Salomé jubile.
À la pause de l'après-midi, Léna est assise seule sous le préau.
Maëlys est plus loin, avec d'autres filles. Pas avec Salomé, mais pas avec elle non plus.
Léna serre les dents. Elle aurait dû se taire. Et bien sûr, Salomé en profite.
Elle s'approche, bras croisés, un sourire suffisant sur les lèvres.

— Alors, t'as compris la leçon ?
Léna ne lève même pas les yeux.
— Casse-toi.
Mais Salomé adore jouer.
— T'as cru quoi ? Que Maëlys serait ta meilleure amie juste parce que t'es paumée ?
Léna sent la colère monter.
— Je t'ai dit de dégager.
— Ça t'a pas traversé l'esprit qu'elle en avait juste marre de toi ?
Léna relève la tête, les poings serrés.
— Tais-toi.
Salomé ricane.
— C'est quoi ton problème, en fait ? Tu crois que tout le monde te doit quelque chose ?
Autour d'elles, les élèves commencent à s'arrêter.
Ils sentent qu'un truc va exploser.
Et ça explose.
Léna se lève brusquement et pousse Salomé en arrière.
— J'AI JAMAIS RIEN DEMANDÉ À PERSONNE !
Un silence glacial tombe sur la cour.
Salomé recule d'un pas, surprise. Elle ne s'attendait pas à ça. Mais elle n'est pas du genre à se laisser impressionner. Elle s'approche à nouveau, provoquante.
— Ah ouais ? T'as jamais rien demandé, mais tu t'accroches à Maëlys comme si ta vie en dépendait.
Léna sent son souffle devenir brûlant. Elle a envie de frapper.
Mais avant qu'elle ne fasse une connerie, quelqu'un s'interpose.
— Ça suffit !
Maëlys.
Elle s'est avancée entre elles, son regard noir de colère.
— Salomé, tu me saoules. Arrête.
Salomé croise les bras.
— T'as vu comment elle pète un câble ? Elle est pas bien, cette meuf.
— Toi, t'es juste une garce.
Salomé blêmit.
Maëlys ne crie pas. Elle parle calmement. Mais chaque mot est une gifle.
— T'es jalouse, Salomé. Juste jalouse. T'aimes pas que je passe du temps avec quelqu'un d'autre.
— Mais pas du tout !
— Si, c'est exactement ça. Et ça me fatigue. T'es toxique.
Les élèves autour échangent des regards.
Salomé a perdu la bataille.
Elle le sait. Mais elle n'aime pas perdre.

Alors, elle lâche une dernière phrase, venimeuse.
— Tu vas voir, Maëlys. Elle va te lâcher, comme tout le monde. Et là, tu regretteras.
Puis elle tourne les talons et s'éloigne.
Un long silence plane après son départ.
Puis Maëlys se tourne vers Léna. Son regard n'est plus en colère. Juste… fatigué.
— Ça va ? Demande-t-elle simplement.
Léna hoche la tête, mais elle sait que c'est faux.
Alors elle souffle, presque à contre-cœur :
— J'suis désolée. Pour tout à l'heure. Pour ce que j'ai dit.
Maëlys croise les bras.
— Ouais. J'avais capté.
Léna serre les lèvres.
— Je voulais pas…
— Je sais.
Elles restent là, à se regarder. Comme si elles attendaient que l'autre fasse un pas.
Finalement, Maëlys soupire.
— T'sais quoi ? T'es chiante. Mais je t'aime bien.
Un sourire furtif passe sur les lèvres de Léna.
— Toi aussi, t'es chiante.
Maëlys rit.
— Alors, t'es prête à arrêter de croire que t'es un poids pour tout le monde ?
Léna hésite.
Puis, pour la première fois depuis des semaines, elle se dit que oui. Peut-être qu'elle est prête.
Elle prend une grande inspiration.
— On peut essayer.
Maëlys lui tend la main, un sourire en coin.
— Deal.
Léna regarde cette main tendue. Puis elle la serre. Un vrai début. Un vrai choix. Et cette fois, elle ne compte pas fuir.
La journée touche à sa fin. Léna est soulagée. Elle sait qu'elle a encore beaucoup de choses à régler, mais au moins, elle n'est plus seule.
Elle marche dans la cour en direction de la sortie, Maëlys à ses côtés. Elles parlent de tout et de rien, comme si l'incident avec Salomé n'existait déjà plus.
Mais alors qu'elles passent près du portail, un bruit de flash attire l'attention de Léna.
Elle se retourne juste à temps pour voir un garçon ranger son téléphone en ricanant.
Elle ne le connaît pas bien. Juste un élève de leur classe, qui traîne

souvent avec des mecs comme lui, toujours en train de se moquer ou de provoquer.
À côté de lui, un autre garçon éclate de rire.
— T'as pris quoi ?
Le premier affiche un sourire suffisant.
— Une photo de la nouvelle.
Léna sent son estomac se nouer.
— Pourquoi tu fais ça ? Demande-t-elle, les mâchoires serrées.
Le garçon hausse les épaules.
— Pour Insta.
Un frisson glacé traverse tout son corps.
Non. Pas ça.
Maëlys s'avance, furieuse.
— Supprime ça, mec. Tout de suite.
Le garçon ricane.
— Roh, calme-toi. C'est juste une photo. C'est pas comme si elle était une star ou quoi.
Léna sent son souffle s'accélérer. Elle pense tout de suite à la lettre de l'avocat. Elle pense à son père. S'il trouve cette photo…
Elle ne réfléchit plus. Elle s'élance vers le garçon et tente d'arracher son téléphone.
— Hé, t'es malade ou quoi ?! S'écrie-t-il en reculant.
Mais Léna s'en fiche. Elle ne peut pas laisser cette image circuler. Elle ne peut pas prendre ce risque.
Maëlys comprend immédiatement que ce n'est pas juste une question de fierté.
Elle attrape le bras du garçon et le force à la regarder.
— T'as capté ou pas ? Supprime-la ! Maintenant !
Le garçon commence à perdre son assurance.
— Ok, ok, chill !
Il sort son téléphone et montre l'écran. Il va sur sa galerie. Il supprime la photo.
— Voilà. C'est bon ?
Léna n'y croit pas une seconde.
— Ouvre Insta.
Le garçon souffle, exaspéré. Il ouvre l'application. Rien. Pas encore posté. Léna sent un immense soulagement. Mais elle tremble encore.
Maëlys le fixe droit dans les yeux.
— Si je la vois sur un réseau, même en story, je te jure que tu vas regretter.
Le garçon roule des yeux.
— C'est bon, vous êtes parano…
Mais ils s'éloignent.
Et Léna reste là, le cœur tambourinant dans sa poitrine.

En rentrant chez elle, Léna referme la porte de sa chambre et s'assoit sur son lit, le téléphone serré entre ses mains.
Son cœur bat trop vite. Elle sait que ce qu'elle s'apprête à faire peut tout changer.
Mais elle ne peut plus vivre dans le doute. Elle ouvre son navigateur et tape, lentement, le nom de son père.
Résultats de recherche.
Les premiers liens sont flous. Un compte LinkedIn abandonné. Un vieil article sur une entreprise qu'il aurait dirigée avant sa disparition. Des trucs sans importance. Jusqu'à ce qu'elle tombe sur un article de presse locale. Et là, tout bascule. Léna clique sur un lien du site d'un journal régional.
Le titre la foudroie immédiatement.
« Escroquerie et abus de confiance : un homme condamné à dix ans de prison pour une arnaque à grande échelle. »
Son souffle se bloque. Elle lit.
Un homme de 35 ans a été reconnu coupable d'une vaste escroquerie ayant touché des dizaines de victimes, leur promettant des investissements frauduleux. L'accusé, qui se présentait comme un entrepreneur dans le secteur financier, aurait détourné plusieurs centaines de milliers d'euros avant d'être arrêté en 2017.
Plus bas, une photo floue. Son père. Plus jeune. Avant la prison. Son cœur se serre. Elle lit la suite.
Les victimes, dont certaines avaient confié leurs économies, ont témoigné lors du procès. Plusieurs d'entre elles parlent d'un homme manipulateur, capable de les convaincre avec son charisme et ses promesses de richesse.
Elle sent la nausée monter. Manipulateur ? Son père… un escroc à grande échelle ? Elle continue.
L'accusé a nié toute intention de nuire, affirmant que ses projets étaient légitimes mais qu'il avait été dépassé par les événements. Il a toutefois été reconnu coupable et condamné à dix ans de prison.
Un autre lien apparaît en bas de l'article.
Vidéo : Extrait du procès.
Léna hésite. Est-ce qu'elle veut vraiment voir ça ? Ses doigts tremblants cliquent. L'écran affiche un interview devant la salle d'audience. Un homme répond aux questions de la journaliste.
Elle reconnaît immédiatement son père.
Les traits plus tirés, mais c'est lui. La vidéo est de mauvaise qualité. Mais elle entend.
— Monsieur Giboire, avez-vous conscience des dégâts que vous avez causés ?
Son père hoche la tête, la voix posée.
— Je ne voulais blesser personne.

Léna fronce les sourcils. Il n'a pas l'air désespéré. Il parle bien. Trop bien.
— Ces gens m'ont fait confiance, et j'ai échoué. Je suis responsable.
Un zoom sur une femme en larmes dans le public.
— À cause de vous, j'ai perdu toutes mes économies ! Vous êtes un menteur ! Un voleur !
Léna sent une pression sur sa poitrine. Elle arrête la vidéo. Son père n'est pas un monstre. Mais c'est un manipulateur. Quelqu'un capable de mentir en regardant droit dans les yeux. Est-ce qu'il a changé ? Ou est-ce qu'il essaie encore de jouer un rôle ?
Elle ouvre un nouvel onglet. Elle tape son nom dans les réseaux sociaux. Un profil Facebook.
Pas actif depuis longtemps, mais encore là.
Et un message en public, datant de quelques semaines.
— « Je voudrais retrouver ma fille. »
Son sang se glace. Il la cherche. Son téléphone glisse de ses mains. Son père veut la retrouver.
Elle sent des milliers de questions tourner dans sa tête. Pourquoi maintenant ?
Est-ce qu'il veut vraiment renouer avec elle ? Ou est-ce qu'il cherche à la manipuler, comme il l'a fait avec ses victimes ?
Léna serre les poings. Elle ne peut pas ignorer ça. Elle doit choisir.

8

Léna a passé toute la nuit à repenser à ce qu'elle a découvert. Elle a vu le visage de son père sur un écran. Elle a entendu sa voix. Et maintenant, elle sait qu'il la cherche.
Mais pourquoi ? Et surtout… que doit-elle faire ?
Elle ne peut pas garder ça pour elle.
Alors, elle envoie un message à Maëlys.
— « On peut se voir avant les cours ? J'ai besoin de te parler. »
Réponse immédiate.
— « Évidemment. 7h45 devant le gymnase ? »
— « Ok. »

Elle n'est plus seule. Il fait encore un peu sombre quand Léna rejoint Maëlys près du gymnase.
Maëlys l'observe en silence avant de soupirer.
— Ok. Ça doit être grave.
Léna serre les bras contre elle.
— J'ai cherché mon père sur Internet.
Maëlys arque un sourcil.
— Et… ?
Léna sort son téléphone, ouvre l'article du journal et lui tend l'écran.
Maëlys lit sans parler. Puis elle relève les yeux, choquée.
— P*tain.
Léna acquiesce lentement.
— Ouais.
Maëlys continue à lire, puis elle souffle.
— C'est pas juste un mec qui a fait une erreur… Il a détruit la vie de plein de gens.
Léna serre les dents.
— Et le pire… c'est qu'il me cherche.
Elle ouvre le profil Facebook. Maëlys lit le message public. Elle reste silencieuse un instant. Puis elle demande, calmement :
— Et toi ? Tu veux qu'il te retrouve ?
Léna n'a pas de réponse. Elle ne sait pas. Son père l'a abandonnée. Mais c'est son père.
Maëlys la fixe intensément.
— Tu veux mon avis sincère ?
Léna hoche la tête.
— T'as pas besoin de lui.
Léna se fige.
— Mais c'est mon père…
— Ouais. Maëlys croise les bras. Mais qu'est-ce qu'il veut vraiment ? Il sort de taule, il cherche sa fille… pourquoi maintenant ?
Léna se mord la lèvre. Elle y a pensé aussi.
Maëlys pose une main sur son bras.
— Fais attention, ok ? Si tu veux en savoir plus, fais-le. Mais méfie-toi.
Léna hoche lentement la tête.
— Merci.
Maëlys lui donne un petit coup dans l'épaule.
— Tu me remercieras plus tard. Quand t'auras pas fait une connerie.
Toute la journée, Léna est ailleurs.
Physiquement en classe, mentalement enfermée dans un labyrinthe de questions.
Elle entend à peine les voix des professeurs. Les cours défilent devant elle, sans qu'elle n'y prête vraiment attention. Son esprit est ailleurs.

Bloqué sur une seule pensée : son père.
Pourquoi maintenant ? Pourquoi la chercher après tout ce temps ? Est-ce parce qu'il regrette ? Est-ce parce qu'il a quelque chose à lui dire ? Ou pire… parce qu'il veut lui faire du mal ?
Elle serre son stylo entre ses doigts. Trop fort. Trop longtemps. Au point que la pointe casse sous la pression. Elle sursaute, revenant brutalement à la réalité.
Quelques élèves se tournent vers elle.
Le professeur lève les yeux.
— Un problème, Léna ?
Elle secoue la tête rapidement.
— Non… désolée.
Mais au fond, elle sait qu'il y a un problème. Un énorme problème.
À chaque pause, elle jette des regards autour d'elle.
Et s'il était là ? S'il l'attendait à la sortie du collège ?
Elle pense aux articles qu'elle a lus. Et si ce n'était pas un simple père qui veut voir sa fille ? Et si c'était quelqu'un d'autre ? Quelqu'un qu'elle ne connaît pas vraiment ?
Son cœur bat trop vite. Elle n'ose en parler à Maëlys toute la journée. Parce que si elle le dit à voix haute, ça deviendra réel. Elle ne veut pas que ses camarades le sachent.
L'heure tourne, chaque minute la rapproche de la fin des cours.
Et après ? Qui l'attendra dehors ?
Elle imagine des scénarios absurdes, terrifiants.
Un homme aux yeux sombres, caché dans une voiture noire. Une main qui l'attrape par le poignet et l'entraîne de force. Un dernier regard vers le collège avant que tout ne s'efface.
Elle secoue la tête. Elle exagère. Forcément. Mais alors pourquoi a-t-elle aussi peur ?
En sortant du collège, chaque pas est une épreuve.
Léna avance dans les rues du quartier, son sac lourd sur ses épaules, mais ce n'est pas son poids qui l'écrase. C'est la peur.
Une peur diffuse, sourde, qui se faufile dans ses pensées et s'accroche à elle comme une ombre.
Elle rentre chez elle la peur au ventre. Le Sentiment D'être Observée.
Elle marche plus vite que d'habitude.
Les rues lui semblent différentes ce soir. Trop silencieuses. Trop vides.
Les façades grises des immeubles lui paraissent plus froides.
Le vent marin souffle plus fort que d'ordinaire, soulevant ses cheveux, sifflant dans ses oreilles.
Les ombres s'étirent plus loin sur le bitume.
Et si quelqu'un la suivait ?
Elle se retourne discrètement. Personne.
Mais ça ne suffit pas à calmer l'angoisse qui monte en elle.

Son cœur bat trop fort, ses doigts crispés sur la sangle de son sac.
Et s'il était là ?
Elle imagine une silhouette debout près d'un lampadaire, cachée derrière une voiture, tapie dans l'ombre d'une entrée d'immeuble.
Et s'il attendait juste qu'elle arrive ?
Son souffle se fait plus court. Elle presse le pas.
Les immeubles sont proches, mais ils lui semblent à des kilomètres. Son regard scanne chaque passage, chaque recoin. Elle n'a jamais eu aussi peur de rentrer chez elle.
Elle atteint enfin son immeuble. Ses doigts tremblent légèrement lorsqu'elle fouille dans son sac pour trouver ses clés. Elle jette un dernier regard derrière elle.
Toujours personne. Mais l'angoisse ne disparaît pas. Elle pousse la porte d'entrée et s'engouffre dans le hall. Là, seulement là, elle ose souffler.
Un soulagement. Léger, mais réel.
Elle monte les escaliers rapidement, évitant d'écouter le silence pesant autour d'elle.
Elle referme la porte derrière elle et verrouille immédiatement.
Le claquement du verrou résonne dans l'appartement vide.
Mais est-ce suffisant ?
Elle colle son oreille contre la porte. Rien. Pas de pas, pas de bruit suspect. Elle est seule.
Mais la boule dans son ventre ne disparaît pas.
Parce que seule ou non… Il la cherche. Mais Léna est déterminée que jamais. Elle a besoin de vérité.
Elle attend que sa mère rentre, assise sur le canapé, l'ordinateur ouvert sur l'article du journal.
Quand elle entend la clé dans la serrure, elle se crispe.
Sa mère entre, fatiguée, son sac sur l'épaule.
— Salut ma chérie.
Elle pose ses affaires, commence à se diriger vers la cuisine…
Mais elle s'arrête en voyant l'expression de Léna.
— Qu'est-ce qui se passe ?
Léna tourne l'ordinateur vers elle.
— J'ai cherché papa.
Le visage de sa mère se ferme instantanément.
Elle pose lentement son sac sur la table.
— Léna…
— Pourquoi tu m'as menti ?
Sa mère passe une main sur son front.
— Je voulais te protéger.
— Me protéger de quoi ?!
Sa mère prend une grande inspiration. Puis elle lâche enfin la vérité.

— Il ne voulait pas juste te revoir, Léna.
Léna fronce les sourcils.
— Quoi ?
Sa mère fixe l'écran, puis elle chuchote :
— Il voulait t'emmener.
Un frisson glacé traverse Léna.
— Quoi… ?
Sa mère serre les poings.
— Avant son arrestation… il avait prévu de partir à l'étranger. Avec toi.
Léna sent son souffle s'arrêter.
— Tu mens.
— J'aimerais bien. Mais non.
Sa mère se laisse tomber sur une chaise.
— J'ai découvert son plan au dernier moment. J'ai fait ce que j'ai pu pour l'arrêter… et puis la police l'a arrêté avant qu'il n'ait le temps de fuir.
Léna n'en croit pas ses oreilles.
— Il voulait… m'enlever ?
Sa mère hoche lentement la tête.
— Il pensait que c'était la seule solution. Que tu serais mieux avec lui.
Tout tourne. Tout explose. Léna ne sait plus quoi croire. Son père était prêt à la kidnapper.
Elle n'a plus de mots.
Sa mère lui prend doucement la main.
— Je sais que c'est dur à entendre. Mais maintenant, tu comprends pourquoi je ne voulais pas que tu le retrouves.
Léna retire sa main.
— Et maintenant ?
Sa mère se crispe.
— Maintenant, il est libre. Et je ne sais pas ce qu'il veut.
Un silence terrible s'installe. Puis, doucement, Léna murmure :
— Moi, je vais le découvrir.

Léna peine encore à accepter la vérité sur son père. Le lendemain, sa mère se comporte comme si de rien n'était, comme si tout était parfaitement normal.
Elle se lève plus tôt que d'habitude. Prépare un vrai petit déjeuner. Elle sourit. Elle pose des questions.
Et surtout…
— Tu devrais inviter Maëlys à la maison ce week-end.
Léna fronce les sourcils.
— Hein ?
— Je veux la rencontrer. Vous avez l'air proches. Ce serait sympa qu'elle vienne.
Pourquoi maintenant ?
Elle n'a jamais montré d'intérêt particulier pour ses amitiés avant.
Léna hésite. Mais après tout, Maëlys est sa seule amie ici. Alors elle accepte.
Et trois jours plus tard, Maëlys est là. Léna ouvre la porte à Maëlys.
Son amie sourit comme toujours, l'air à l'aise.
Mais dès qu'elles entrent dans le salon, Léna sent l'atmosphère étrange.
Sa mère les accueille avec un grand sourire, trop grand.
— Maëlys ! Ça me fait tellement plaisir de te rencontrer enfin !
Elle prend trop vite les affaires de Maëlys. L'installe sur le canapé. Et le festival commence.
— J'ai préparé un goûter, vous devez avoir faim !
Elle revient avec des biscuits, du chocolat chaud, un plateau parfaitement arrangé.
— Alors, Maëlys, raconte-moi ! Comment est Léna au collège ?
Léna sent son estomac se serrer. C'est trop.
Sa mère n'est pas comme ça. Elle n'a jamais été aussi attentionnée. Maëlys ne voit rien.
Elle rit, discute, complimente la décoration de l'appartement.
Et au bout d'un moment, elle lâche la phrase qui fait tout basculer:
— Franchement, Léna, t'as trop de la chance d'avoir une mère comme ça.
Léna se fige.
Sa mère lui lance un regard furtif, presque victorieux. Comme si elle attendait cette réaction. Comme si tout ça était une mise en scène.
Mais pourquoi ?
Léna n'arrive pas à se détendre. Elle observe. Sa mère rit aux blagues de Maëlys. Elle parle d'elle-même avec modestie. Elle joue un rôle. Et ça fonctionne.
Maëlys est sous le charme.
Mais Léna, elle, sait que quelque chose cloche. Et elle sent que c'est lié

à son père. Mais comment ?
Quand Maëlys part, sa mère est toujours souriante.
— Elle est adorable, ta copine.
Léna ne répond pas. Elle la fixe.
— Pourquoi t'as été comme ça aujourd'hui ?
Sa mère feint l'innocence.
— Comme quoi ?
Léna serre les poings.
— Comme la meilleure mère du monde. Comme si t'étais parfaite.
Sa mère hausse un sourcil.
— C'est un crime d'être gentille ?
— Quand c'est pas naturel, oui.
Sa mère perd légèrement son sourire. Mais elle ne répond rien.
Léna le sait. Elle cache quelque chose. Et ça a forcément un lien avec son père.
Léna ne peut pas ignorer son instinct. Sa mère cache quelque chose.
Et son comportement avec Maëlys n'était pas anodin. Elle doit savoir pourquoi. Alors ce soir-là, elle attend.
Elle écoute sa mère aller se coucher. Elle attend le silence.
Puis elle sort discrètement de sa chambre. Elle fouille. Léna commence par le salon. Elle fouille dans les tiroirs, ouvre les placards. Des papiers, des factures, rien d'intéressant.
Jusqu'à ce qu'elle tombe sur une enveloppe fermée, rangée sous une pile de documents.
Elle n'a pas de nom. Son cœur bat plus vite. Elle l'ouvre avec précaution. Et ce qu'elle trouve à l'intérieur la glace. Léna sent son cœur s'accélérer lorsqu'elle ouvre l'enveloppe.
Elle s'attendait à trouver un message de son père. Mais ce n'est pas ça.
La lettre est anonyme, écrite à la main sur une feuille légèrement froissée.
Quelques lignes seulement.
« Madame Giboire, je t'en supplie, accorde-moi encore deux mois. Je te promets que je vais tout rembourser. Ne fais rien, pas encore. »
Léna fronce les sourcils. Rembourser quoi ?
Elle retourne la feuille, cherche un indice. Rien d'autre. Aucune signature. Aucun nom. Juste une supplication. Son ventre se tord d'incompréhension. Sa mère n'a jamais parlé d'argent. Pourquoi on s'adresse à elle ?
Elle a un boulot stable. Elles ne sont pas en galère.
Alors c'est quoi cette histoire ?
Léna plie la lettre avec précaution, l'enfonce dans sa poche, ses mains légèrement tremblantes. Elle referme le tiroir avec minutie, veillant à ce que tout reste intact. Puis, sans un bruit, elle regagne sa chambre, l'esprit en ébullition. Allongée sur son lit, elle ressort la lettre et la

relit encore et encore, incapable de détourner les yeux de ces mots qui bouleversent tout.
Qui a écrit ça ? Et surtout… à quoi sa mère est-elle mêlée ?
Le lendemain, Léna rejoint Maëlys derrière le gymnase, comme à leur habitude. Son esprit est envahi, submergé par un flot de pensées et de questions sans fin.
Maëlys le remarque immédiatement.
— Ok, qu'est-ce que t'as encore trouvé ?
Léna lui tend la lettre.
Maëlys parcourt la lettre, son regard se fronçant à mesure qu'elle avance dans sa lecture. Lorsqu'elle relève enfin les yeux, une lueur d'incompréhension traverse son visage.
— Payer quoi ?
Léna secoue la tête.
— Je sais pas.
Maëlys réfléchit à voix haute.
— Ta mère a des dettes ?
— Je crois pas. On n'a jamais eu de problème d'argent. Elle bosse tout le temps.
— Alors c'est autre chose.
Léna frissonne. Un secret. Quelque chose de lourd, d'important, que sa mère lui dissimule.
Et désormais, elle ne peut plus faire semblant d'ignorer.
Le soir venu, elle ne perd pas une seconde.
Dès que la porte s'ouvre, elle est déjà installée dans le salon, immobile, déterminée.
La lettre est posée bien en évidence sur la table. Elle attend. Prête à obtenir des réponses.
Sa mère l'aperçoit aussitôt et s'immobilise, hésitante, comme prise au dépourvu.
— D'où vient cette lettre ? Demande-t-elle d'une voix contrôlée.
Léna croise les bras.
— Tu devrais plutôt me dire ça.
Sa mère ne bouge pas, son regard figé sur la lettre. Puis, après un instant de tension, elle laisse échapper un soupir et s'assoit en face d'elle.
Elle attrape la lettre, la parcourt lentement des yeux, avant de secouer la tête, un sourire à peine esquissé sur les lèvres.
— Léna… ce n'est rien d'important.
Léna sent la colère monter.
— Rien d'important ? Quelqu'un t'implore de lui accorder deux mois pour payer, et toi tu trouves ça normal ?
Sa mère reste calme. Trop calme.
— C'est juste une vieille histoire. Quelqu'un qui me doit de l'argent et

qui a du mal à rembourser.
Un mensonge. Léna en est sûre. Mais sa mère sait y faire. Trop bien, même.
— Alors pourquoi cacher cette lettre ? Insiste Léna.
Sa mère hausse les épaules.
— Parce que ça ne te concerne pas. C'est un problème d'adulte. Rien de plus.
Léna serre les dents.
— C'est bizarre, maman. T'as jamais eu de dettes. Alors pourquoi quelqu'un te doit de l'argent ?
Sa mère la regarde dans les yeux.
— C'est privé.
La conversation est terminée. Sans un mot de plus, elle se lève, récupère la lettre et s'éloigne, comme si elle venait simplement de refermer un dossier classé.
Léna reste immobile, figée sur sa chaise. Elle sait que sa mère ment. Elle le sent, c'est une évidence.
Mais elle le fait avec une aisance troublante. Pas un frisson dans la voix, pas une once d'hésitation. Comme si elle s'était préparée à cette confrontation, comme si chaque réponse était déjà écrite à l'avance.
Elle maîtrise la situation. Elle manipule la conversation.
Léna sent un frisson lui parcourir l'échine.
Elle est prise au piège. Elle n'a aucune preuve, rien à quoi se raccrocher. Sa mère a récupéré la lettre, effacé toute trace.
Mais elle ne lâchera pas. Elle sait qu'on lui cache quelque chose. Et si sa mère refuse de parler…
Alors elle trouvera la vérité elle-même. Elle creusera. Elle fouillera. Et cette fois, sa mère ne pourra pas l'en empêcher.

10

Les semaines passent, et Léna sent le poids de tout ce qui l'entoure s'alourdir.
Elle ne dort pas assez.
Elle pense trop à son père, à sa mère, à cette histoire d'argent. Et elle décroche complètement au collège.

Les premières notes tombent. C'est un carnage.
Maths : 4/20
Français : 7/20
Histoire : 5/20
Physique : 3/20
Un désastre.
Et bien sûr, le professeur principal ne tarde pas à réagir.
Un matin, alors qu'elle traîne les pieds pour aller en cours, sa mère l'intercepte.
Son visage est fermé.
— Ton professeur principal m'a appelée hier.
Léna se crispe.
— Génial.
Sa mère ne sourit pas.
— Il veut qu'on fasse un point sur ta scolarité. Il dit que tes résultats sont très inquiétants.
Léna hausse les épaules.
— Je m'en fiche.
Mais sa mère la fusille du regard.
— Moi, non.
Un silence tendu. Puis elle poursuit :
— Il pense qu'on pourrait mettre en place des aides pour t'accompagner. Du soutien scolaire, un suivi psychologique au collège, peut-être même des aménagements si tu as des difficultés particulières.
Léna rit froidement.
— Super, donc maintenant je suis un cas social.
— Léna.
Sa voix est tranchante.
Léna se tait.
Sa mère la regarde avec sérieux.
— J'ai accepté le rendez-vous avec lui. C'est dans deux jours. Tu viendras avec moi.
Léna serre les dents. Elle déteste ça. Détester être prise en charge. Détester qu'on parle d'elle comme d'un problème à résoudre.
Mais elle n'a pas le choix.
Deux jours plus tard, elles se retrouvent assises devant son professeur principal.
Léna sent son estomac se nouer.
Elle sait ce qui va suivre.
C'était prévisible.
Tous les professeurs ont remarqué son absence totale d'attention en cours.
Au début, pourtant, elle montrait du potentiel. Elle comprenait vite,

avait des facilités dans certaines matières. Mais maintenant… c'est comme si tout s'était éteint.
Les devoirs ne sont plus faits. Les notes chutent les unes après les autres.
Elle est là, mais sans être vraiment là.
Certains profs ont essayé de la relancer. Un regard d'encouragement. Un mot à la fin du cours. Mais Léna est ailleurs, enfermée dans ses pensées, hors d'atteinte.
Maintenant, elle est au bord du gouffre.
Le professeur pose ses mains sur la table, l'air grave.
— Léna, je vais être direct. Si ça continue comme ça, tu vas redoubler.
Le mot résonne dans la pièce. Redoubler.
Ou … être orientée vers une filière professionnelle, par défaut, parce qu'elle n'aura plus d'autres options.
Son avenir est en train de se décider maintenant.
Et le pire, c'est qu'une partie d'elle a envie de dire : Tant pis.
Sa mère, elle, se crispe.
— Il doit bien y avoir une solution.
Le professeur sort une fiche.
— On peut envisager plusieurs choses. Déjà, de l'aide aux devoirs après les cours.
Léna fait la grimace.
— Génial, encore plus d'heures ici.
Le professeur l'ignore.
— Ensuite, si tu as des difficultés spécifiques, en lecture, en concentration ou en méthodologie, on pourrait envisager un bilan avec des professionnels : orthophoniste, psychologue scolaire…
Sa mère hoche la tête.
— Oui, bien sûr.
Mais Léna lève les yeux au ciel.
— Non.
Le professeur la regarde.
— Pourquoi non ?
— Parce que j'en ai pas besoin.
Sa mère la fusille du regard.
— Léna, on doit trouver une solution, tes notes sont catastrophiques.
Léna croise les bras.
— J'ai pas besoin d'aide. J'ai juste pas envie.
Le professeur soupire.
— Et qu'est-ce qui pourrait te donner envie ?
Léna ne sait pas. Et c'est bien ça le problème.
La réunion se termine sans solution concrète.
Le professeur principal laisse échapper un soupir, visiblement à court d'alternatives.

Il referme son dossier, les sourcils légèrement froncés, un air de lassitude dans le regard.
— On ne peut pas l'aider si elle ne veut pas s'aider elle-même… finit-il par dire, comme une conclusion amère.
Sa mère ne répond rien.
Elle se lève, remercie brièvement le professeur avant d'attraper son sac.
Léna, elle, reste silencieuse, le regard vide.
Elles quittent le bureau.
Dans le couloir, l'air semble plus lourd.
Sur le chemin du retour, sa mère est en colère.
— Tu comptes te laisser couler comme ça ?
Léna serre les poings, la colère bouillonnant en elle.
— Qu'est-ce que ça change, hein ?! De toute façon, tu veux toujours tout contrôler !
Sa mère prend une inspiration tendue, tentant de garder son calme.
— Léna… c'est ta vie qui est en jeu ! Tu veux vraiment finir sans diplôme, sans avenir ?!
Léna explose.
— Et alors ?! Peut-être que j'ai pas envie de devenir comme toi !
Sa mère s'arrête net, figée.
Léna sent un frisson lui parcourir l'échine. Elle regrette presque ses mots. Presque. Mais elle ne les reprend pas. Trop tard. Ils sont là, suspendus entre elles, impossible à effacer.
Sa mère serre les mâchoires, crispée, son regard dur comme la pierre.
Puis elle dit, d'une voix plus froide :
— Très bien. Mais ne viens pas pleurer quand il sera trop tard.
Léna rentre chez elle, dégoûtée. Elle n'a aucune envie de faire ces efforts.
Mais en même temps… une idée lui tourne en boucle.
Sa mère a toujours tout maîtrisé, imposant ses décisions sans jamais vaciller. Mais cette fois, quelque chose a changé. Léna le sent. Une fissure dans son assurance. Une faille. Et surtout… elle sent que sa mère a peur. Mais peur de quoi ?

Léna ne peut plus garder ça pour elle. Elle doit en parler.
Le lendemain, à la pause déjeuner, elle demande à Maëlys de la rejoindre près du terrain de basket, un coin un peu isolé. Un coin discret, éloigné du bruit et des regards curieux.
Maëlys ne pose pas de questions. Elle sait que si Léna veut lui parler ici, c'est que c'est important.
Lorsqu'elle arrive, elle capte immédiatement la nervosité de son amie.
— T'as encore fouillé, c'est ça ? devine-t-elle, les bras croisés.
Léna ne répond pas tout de suite.
Elle jette un coup d'œil autour d'elles, vérifiant que personne ne traîne à proximité. Puis, enfin, elle lâche :
— J'ai deux choses à te raconter.
Maëlys arque un sourcil.
— Ok, vas-y.
Léna prend une inspiration, le regard sombre.
— D'abord, hier, mon prof principal a convoqué ma mère. Il m'a clairement dit que si je continue comme ça, je redouble ou je pars en filière pro.
Maëlys ne semble pas surprise.
Elle hoche simplement la tête.
— Ouais… je m'en doutais. Et ? Tu comptes faire quoi ?
Léna hausse les épaules.
— J'sais pas.
Elle n'a pas encore de plan. Elle n'a même pas la tête à ça. Parce que la deuxième nouvelle est bien plus importante.
— Ok, et le deuxième truc ? Demande Maëlys, sentant qu'il y a autre chose.
Léna sort son téléphone.
D'un geste rapide, elle ouvre la galerie et sélectionne la photo.
La preuve qu'elle a réussi à garder avant que sa mère ne lui reprenne la lettre anonyme.
Elle tend l'écran à Maëlys, qui s'approche et plisse les yeux en la lisant.
Son expression change instantanément.
— Attends… C'est quoi ce bordel ? Murmure-t-elle, son regard allant de la photo à Léna.
Léna sent son cœur s'accélérer.
— C'est ce que j'essaie de comprendre. Pourquoi quelqu'un doit de l'argent à ma mère ? Pourquoi elle cache ça ?
Maëlys réfléchit à voix haute.
— Peut-être que c'est un prêt. Peut-être qu'elle a aidé quelqu'un?
Léna hoche la tête.
— Peut-être. Mais pourquoi ne pas me le dire ? Pourquoi réagir

comme si ce n'était rien ?
Maëlys plisse les yeux.
— Parce que c'est pas rien. Parce qu'il y a quelque chose derrière.
Un silence. Léna soupire.
— Je vais devoir creuser plus.
Maëlys la fixe.
— Évidemment.
Mais elle ajoute immédiatement, plus sérieuse :
— Mais attends… Avant que tu ne partes en mode espionne, t'as pensé à un truc ?
Léna hausse un sourcil.
— Quoi ?
Maëlys croise les bras.
— Si ta mère commence à se méfier, elle va te surveiller de plus près.
Léna se fige. C'est vrai. Et avec son échec scolaire, elle est déjà dans son viseur.
— Donc, si tu veux continuer ton enquête, t'as pas d'autre choix.
Léna devine ce qu'elle va dire.
— Je dois redresser mes notes.
Maëlys hoche la tête.
— Exactement. Si tu lui montres que t'es sérieuse au collège, elle te laissera tranquille.
Léna grince des dents.
— T'abuses.
Maëlys rit.
— Non. Je suis réaliste. Fais diversion. Gagne sa confiance. Et ensuite, t'auras le champ libre pour trouver ce que tu veux.
Léna laisse échapper un long soupir. L'idée la dérange, mais elle ne peut pas l'ignorer. Maëlys a raison.
Si elle veut avoir le temps et la liberté de fouiller, de découvrir la vérité, alors elle n'a pas le choix. Elle doit être prudente. Elle doit être maligne. Elle doit jouer le jeu. Faire croire que tout va bien. Et pour ça… elle doit réussir à l'école. Léna rentre chez elle avec un plan en tête. Elle sait déjà ce que sa mère pense d'elle. Elle s'attend à ce qu'elle échoue. Elle sait aussi ce que son prof principal croit. Qu'elle est un cas perdu. Mais elle va leur prouver qu'ils ont tort. Pas pour eux. Pour elle. Parce que cette fois, réussir n'est pas une contrainte. C'est une arme. Un moyen d'avoir le contrôle. Un moyen d'enquêter sans attirer l'attention. Une fois dans sa chambre, elle sort son agenda. Elle feuillette les pages, repère les dates de ses prochains contrôles. Elle va devoir bosser, se concentrer et donner l'illusion d'une élève modèle. Rendre son prof principal optimiste, détendre sa mère et faire en sorte qu'on la laisse tranquille. Mais cette fois, les bonnes notes ne sont pas une fin en soi. Elles sont un moyen d'atteindre son véritable

objectif : découvrir la vérité.

12

Les jours passent.
Léna joue son rôle à la perfection.
Elle fait ses devoirs et participe en classe. Elle pose même des questions, juste assez pour donner l'illusion qu'elle s'implique.
Sa mère commence à relâcher sa vigilance.
Elle croit que Léna a abandonné son esprit rebelle. Elle pense que sa fille a enfin accepté les règles et imagine peut-être même qu'elle a cessé de chercher.
Erreur.
Léna attend le bon moment.
Et un soir, l'opportunité se présente. Alors que sa mère est absorbée par son ordinateur, Léna agit.
C'est maintenant ou jamais.
Léna sait exactement où chercher.
Cette fois, elle ne se contente pas des tiroirs du salon ou des placards ouverts. Elle va plus loin.
Elle s'introduit dans la chambre de sa mère.
L'endroit interdit. Ici, tout est toujours impeccablement rangé. Aucune trace du moindre désordre.
Tout semble sous contrôle. Mais Léna sait qu'un secret s'y cache.
Elle repère un tiroir fermé à clé. Verrouillé.
Mais la clé… elle est là. Accrochée sur un porte-clés posé distraitement sur la table de chevet.
Preuve que sa mère ne pense même plus qu'elle pourrait fouiller.
Elle attrape la clé, l'insère dans la serrure et tourne lentement. Un clic sec. Le tiroir s'ouvre.
Léna fouille vite, méthodiquement.
Des factures, des contrats et des vieux dossiers sans importance. Mais au milieu de tout ça… quelque chose attire son regard. Un contrat d'investissement.
Et un nom en bas de la page, Monsieur Kevin Giboire, son père.

Léna sent son cœur s'accélérer.
Elle attrape le document et le parcourt ligne par ligne.
Un ancien contrat signé avant que son père ne soit arrêté. Un investissement qu'il aurait fait dans une entreprise. Mais quelque chose cloche.
Son regard glisse vers la signature au bas du document. Et là, elle le voit.
Léna sait à quoi ressemble la signature de son père.
Elle l'a vue des dizaines de fois. Sur d'anciens carnets, sur des documents qu'il remplissait quand elle était petite.
Elle se souvient encore du moment où il lui apprenait à créer sa propre signature, traçant les lettres avec patience, lui montrant la sienne en exemple.
Mais celle-ci…
Elle n'est pas tout à fait la même. Un infime détail, une irrégularité dans les lettres, une hésitation dans le tracé. C'est une signature copiée et falsifiée.
Léna sent ses mains devenir moites.
Quelqu'un a signé ce contrat à la place de son père.
Et si ce n'était pas lui qui avait fait cet investissement…
Mais quelqu'un qui voulait lui faire porter le chapeau ?
Quelqu'un qui voulait qu'il soit accusé.
Léna sent une onde glacée lui traverser l'échine.
Elle prend rapidement une photo du document avec son téléphone, avant de tout remettre en place.
Puis, elle referme le tiroir, replace la clé exactement où elle était et quitte la pièce sur la pointe des pieds.
Son cœur bat à toute vitesse. Elle tient un indice clé.
Quelqu'un a manipulé les papiers de son père. Et au fond d'elle, une intuition terrible s'installe.
Elle sait déjà qui. Sa mère.
Léna ne sait pas quoi faire.
Le contrat d'investissement hante ses pensées.
La signature fausse.
L'arnaque.
Son père piégé.
Et un élément crucial en haut du document retient son attention : le contrat a été envoyé, pour information, à un certain destinataire.
David Morel. Il doit être un ancien associé de son père.
Quelqu'un qui savait peut-être ce qui s'était vraiment passé. Mais Léna ne peut pas l'appeler directement.
Elle a besoin d'un plan.
Le lendemain, à la pause, Léna rejoint Maëlys à leur endroit habituel, loin des regards indiscrets.

Sans un mot, elle sort son téléphone et lui tend l'écran. Une photo du contrat.
Maëlys plisse les yeux, intriguée.
— Regarde le nom en haut.
Maëlys lit attentivement.
— David Morel… c'était un collègue de ton père ?
— Un associé. Il a peut-être des réponses.
Maëlys réfléchit.
— Et tu vas lui envoyer un message ?
Léna hésite.
— Non… Je veux qu'il parle sans savoir qui je suis.
— Donc tu veux quoi ? Lui tendre un piège ?
Léna prend une inspiration.
— On va l'appeler. Mais pas nous.
— Attends, quoi ?
— On va passer par une journaliste.
Maëlys n'en revient pas.
— Attends… tu connais une journaliste ?
Léna hoche la tête.
— Pas vraiment. Mais je peux en inventer une.
Elle sort un nouveau numéro de téléphone.
Une carte SIM prépayée qu'elle a achetée ce matin.
— Je vais me faire passer pour une journaliste qui enquête sur l'affaire.
Maëlys éclate de rire.
— T'es tarée.
— Tu veux m'aider ou pas ?
Maëlys soupire.
— Ok, ok. C'est quoi ton plan ?
Léna compose le numéro de David Morel, les mains moites.
Bip… Bip…
Puis une voix masculine décroche.
— Allô ?
Léna change sa voix, prend un ton plus sérieux.
— Bonjour, M. Morel. Je suis Claire Fontaine, journaliste indépendante. Je fais un reportage sur l'affaire de fraude financière impliquant votre ancien associé, Kevin Giboire. J'aimerais vous poser quelques questions.
Puis David Morel soupire.
— Encore cette histoire…
Léna se crispe.
— Ça vous dérange d'en parler ?
Il hésite.
— Écoutez, cette affaire est terminée. J'ai témoigné à l'époque, j'ai

tout dit. Je ne veux pas revenir là-dessus.
— Je comprends. Mais il reste des zones d'ombre…
— Il n'y a pas d'ombre. Il s'est fait prendre. Il a trahi la confiance des investisseurs, et il a payé pour ça. Fin de l'histoire.
Léna fronce les sourcils.
David Morel semble vouloir enterrer l'affaire.
Mais il y a quelque chose dans sa voix. Une gêne. Il cache quelque chose.
Léna tente le tout pour le tout.
— Vous étiez proche de lui, non ? Vous avez travaillé ensemble plusieurs années. Vous pensez qu'il était seul dans cette histoire ?
Puis Morel souffle.
— J'en ai déjà trop dit. Ne me rappelez plus.
Il raccroche.
Léna reste figée, le téléphone à l'oreille.
Maëlys la secoue.
— Il a paniqué.
Léna hoche la tête.
— Il cache un truc.
Maëlys réfléchit.
— Et si… Il savait que ton père était innocent ?
Léna se mord la lèvre.
— Ou s'il sait qui l'a piégé.
Un frisson lui parcourt le dos. Elle pense à sa mère. Et pour la première fois, elle a peur de la réponse.
Léna sait qu'elle doit essayer encore une fois.
David Morel a paniqué.
Ça veut dire qu'il sait quelque chose.
Elle inspire profondément, jette un regard à Maëlys, qui lui fait un signe encourageant.
Puis, elle rappelle.
Bip… Bip…
Cette fois, il décroche plus sèchement.
— J'ai dit de ne plus me rappeler.
Léna ne se démonte pas.
Elle parle rapidement, avant qu'il ne raccroche.
— Écoutez, je sais que vous cachez quelque chose. Vous avez hésité tout à l'heure. Vous savez que mon père… Elle se reprend. Que Monsieur Kevin Giboire n'était pas seul dans cette histoire.
Puis un soupir.
— Pourquoi ça vous intéresse autant ?
Léna ferme les yeux une seconde.
Elle ne peut pas dire la vérité.
Mais elle peut lui donner une raison de parler.

— Parce que je veux savoir s'il a été victime d'une machination.
Long silence.
Puis, la voix de Morel change, plus grave, plus sincère.
— Écoutez… Je ne sais pas qui vous êtes, mais je vais vous dire une chose, et après ça, vous ne me rappellerez plus. Compris ?
Léna acquiesce vivement.
— Oui. Dites-moi.
Morel parle d'une voix lourde.
— Kevin croyait avoir signé un contrat légal. Il pensait faire un investissement comme un autre. Mais en réalité, c'était un piège.
Léna sent son cœur s'accélérer.
— Un piège… monté par qui ?
Morel hésite.
— Il a été trahi par quelqu'un de proche. Quelqu'un qui avait accès à ses affaires.
Léna serre le téléphone plus fort. Elle sait où il veut en venir.
Mais elle a besoin de l'entendre.
— Qui ?
Un silence. Puis, Morel murmure :
— Sa femme.
Tout s'arrête. Léna n'entend plus rien.
Sa mère.
Sa mère. C'était elle.
Léna n'arrive pas à parler.
Mais Morel continue.
— Elle a tout orchestré. C'est elle qui a falsifié les documents.
— Pourquoi ? Parvient-elle à souffler.
Morel hésite encore.
— Je ne peux pas le prouver, mais… J'ai toujours pensé qu'elle voulait se débarrasser de lui. Qu'elle voulait le faire tomber avant qu'il ne découvre ce qu'elle manigançait.
Léna n'en revient pas.
Sa mère a piégé son propre mari.
Elle l'a envoyé en prison pour prendre le contrôle de tout. Et après, elle a coupé tout contact avec lui.
Léna doit savoir une dernière chose.
— Et lui ? Mon père… Il savait que c'était elle ?
Morel prend une longue inspiration.
— Oui.
Léna se fige.
— Alors pourquoi il ne s'est pas défendu ? Pourquoi il n'a pas dit la vérité au procès ?
La réponse lui glace le sang.
— Parce qu'il savait que si la vérité éclatait et que la justice

découvrait que c'était elle, toi, Léna… tu aurais été envoyée dans une famille d'accueil ou en foyer.
Il a préféré se taire.
— Il voulait au moins protéger ta mère pour qu'elle puisse s'occuper de toi.
Léna s'effondre sur sa chaise.
Son père a préféré aller en prison… pour la protéger.
Morel reprend une voix plus dure.
— Maintenant, oubliez-moi. Je ne veux plus être mêlé à cette histoire.
Et il raccroche.
Léna reste figée, le téléphone tremblant dans sa main.
Maëlys l'observe, inquiète.
— Léna ? Qu'est-ce qu'il a dit ?
Léna lève les yeux vers elle, les larmes au bord des paupières.
— Ma mère… Elle avale difficilement sa salive. C'est elle qui a envoyé mon père en prison.
Maëlys blêmit.
— Quoi ?!
Léna tremble de rage.
— Et il n'a rien dit… Pour me protéger.

13

Léna ne peut pas se précipiter.
Elle a la révélation. Mais elle n'a pas encore les preuves concrètes.
Elle meurt d'envie de confronter sa mère et de lui hurler qu'elle sait. De la forcer à avouer. Mais elle ne peut pas. En tout cas, pas maintenant.
Si elle l'attaque sans être prête, sa mère trouvera un moyen de s'en sortir. Elle en est sûre car elle l'a toujours fait et elle sait bien manipuler.
Si Léna veut gagner cette bataille, elle doit être plus maligne en accumulant des preuves, des vraies, irréfutables. Des preuves qui la mettront face à ses propres mensonges, sans échappatoire possible.
Cette fois, elle sait quoi chercher. Elle patiente jusqu'au bon moment.
Ce matin, son emploi du temps lui offre un peu de répit.
Elle ne commence qu'à 10h.
Le cours d'histoire-géographie est annulé, la prof étant absente pour cause de maladie. Tant mieux.
Elle profite de ce moment pour observer discrètement sa mère.
Toujours la même mécanique bien rodée.

Un café avalé à la hâte. Un regard furtif sur son téléphone. Le claquement sec des talons résonnant sur le parquet.
Juste avant de franchir la porte, sa mère lance, sans même la regarder :
— Dépêche-toi, Léna, ne sois pas en retard !
Elle ne sait pas que Léna commence plus tard ce matin.
Léna, fidèle à son rôle, répond :
— Oui maman, je me dépêche.
Mensonge.
Puis, enfin… le bruit de la porte qui se referme. Elle est partie.
Léna attend quelques minutes, juste au cas où. Puis elle passe à l'action.
Elle fouille. Cette fois, méthodiquement.
Les tiroirs verrouillés, les dossiers empilés sur l'étagère et les placards où elle avait déjà cherché, mais trop rapidement.
Elle sait que sa mère n'a pas tout détruit. Elle a simplement caché les preuves.
Léna ne laisse rien au hasard.
Elle retourne chaque feuille, chaque chemise cartonnée, chaque compartiment où quelque chose pourrait être dissimulé.
Le temps passe, mais elle continue.
Rien dans le tiroir du bureau. Rien sous les dossiers habituels. Rien d'évident. Et puis, enfin… quelque chose attire son regard.
Sous une pile de documents inutiles, elle sent une texture différente.
Elle écarte les papiers poussiéreux, son cœur battant un peu plus fort.
Un classeur, épais, ancien. Jauni par le temps et bien dissimulé.
Léna le sort avec précaution, comme si elle manipulait une bombe prête à exploser.
Qu'est-ce que sa mère voulait cacher si profondément ?
Elle ouvre lentement la couverture rigide. Et ce qu'elle découvre à l'intérieur fait aussitôt monter l'adrénaline dans ses veines.
Elle l'ouvre avec précaution. Et ce qu'elle voit confirme ses pires soupçons.
À l'intérieur du classeur, des copies de contrats. Des échanges d'emails imprimés. Et surtout…
Des brouillons et des essais de signature. Ce sont des tentatives maladroites d'imiter l'écriture de son père.
Léna a un choc.
Sa mère s'était entraînée et elle a bien falsifié les contrats. C'est une preuve claire de son implication.
Mais ce n'est pas tout.
En tournant les pages, elle tombe sur un autre document. Ce qui ressemble à un virement bancaire.
Une somme énorme transférée vers un compte à l'étranger, juste avant que son père ne soit arrêté.
Léna suffoque.
Sa mère a pris l'argent avant de faire accuser son père.
Léna n'en revient pas.
Mais alors qu'elle referme le dossier, elle remarque une enveloppe à moitié cachée. Elle l'ouvre et elle trouve une lettre de son père, datée d'il y a deux ans.
Une lettre qu'elle avait envoyé à son ancien collège depuis la prison mais qui est encore dans son enveloppe.
Léna l'ouvre, les mains tremblantes. Elle lit :
— « Ma Léna, si tu lis ceci, c'est que tu as enfin trouvé la vérité.
J'ai toujours su que ta mère me manipulait. Mais je ne pouvais pas te l'enlever.
Je n'ai jamais voulu te mêler à ça. Je voulais juste que tu sois heureuse.
Un jour, si tu le veux, je serai là pour toi. Mais je ne veux pas que tu vives avec cette colère.
Je t'aime plus que tout.
Papa. »
Léna sent les larmes couler sans pouvoir les retenir.
Son père avait essayé de lui parler.
Sa mère avait intercepté la lettre. Elle a tout contrôlé.
Maintenant, Léna a des preuves : les documents, les faux contrats, les virements suspects et la lettre de son père.
Elle a tout.

Et maintenant… elle doit choisir quoi faire.
Un regard rapide à l'horloge. 9h45.
Le temps presse.
Si elle veut être à l'heure en cours, elle doit se dépêcher.
Mais une chose est sûre : elle ne peut pas affronter ça seule.
Après le déjeuner, elle retrouve Maëlys à leur endroit habituel. Derrière le préau, dans ce coin isolé où personne ne les écoute.
Maëlys écoute attentivement pendant que Léna lui montre les photos des documents sur son téléphone.
— C'est énorme. T'as trouvé la preuve qu'elle a tout monté…
Léna hoche la tête.
— Elle a volé l'argent et fait accuser mon père. Et elle a tout caché pendant des années.
Maëlys prend une profonde inspiration.
— Alors qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?
Léna hésite.
— Je sais pas encore. Mais je veux pas agir trop vite. Si elle découvre que je sais… elle pourrait tout retourner contre moi.
Elles pensent être seules.
Mais cette fois, elles ne sont pas aussi discrètes qu'elles le croient.
À quelques mètres de là, une silhouette se fige. Un regard perçant observe dans l'ombre.
Une oreille tendue capte leurs moindres mots.
Salomé.
Depuis plusieurs jours, elle a remarqué leur absence répétée.
Les messes basses. Les regards furtifs. Les silences trop lourds.
Salomé n'est pas dupe.
Quelque chose se trame entre ces deux-là.
Et elle veut savoir quoi.
Salomé a mené son enquête, discrètement, patiemment.
Elle les a suivies du regard en cours. Elle a guetté leurs allées et venues à la récréation. Elle a cherché à comprendre ce qu'elles mijotaient.
Et aujourd'hui… elle a enfin sa chance.
Les voilà, à l'écart, convaincues d'être seules.
Salomé se glisse lentement derrière un poteau, son souffle retenu. Elle écoute.
Elle ne comprend pas tout.
Mais elle entend les mots : "preuves", "accusée", "compte bancaire à l'étranger", "prison ", "ma mère cache quelque chose".
Elle sourit. Elle tient une occasion en or.
Sans attendre, elle file directement voir un surveillant.
Le surveillant, M. Laurent, est un homme sévère mais attentif.
Quand Salomé lui parle, il fronce immédiatement les sourcils.
— Vous êtes sûre de ce que vous avez entendu ?
Salomé hoche la tête, faussement inquiète.
— Oui… J'ai entendu des bribes de conversation. Elles parlaient de vol, de documents falsifiés, et d'un transfert d'argent à l'étranger.
Elle marque une pause, prenant un air faussement inquiet.
— Je crois que Léna accuse sa propre mère… ou pire, qu'elle est impliquée dans une affaire louche, peut-être même avec un réseau criminel à l'étranger.
Elle baisse la voix, comme si elle révélait un secret trop lourd à porter.
— En tout cas, ça avait l'air sérieux. Vraiment grave.
Le surveillant ne peut pas ignorer ça.
Si une élève fait circuler des accusations aussi lourdes sur un parent ou compte faire de graves bêtises… il doit prévenir immédiatement la famille.
Sans perdre de temps, il appelle la mère de Léna.
Le téléphone de la mère de Léna sonne pendant sa pause déjeuner.
Elle décroche, sourcils froncés.
— Oui ?
— Madame Giboire, ici M. Laurent, surveillant au collège de Léna. J'ai une inquiétude concernant votre fille. Une élève est venue me voir après avoir entendu une conversation troublante à la récréation…

— De quoi s'agit-il ? Demande-t-elle d'une voix neutre.
Le surveillant hésite. Puis il explique :
— Léna aurait dit à une amie qu'elle a trouvé des preuves contre vous et qu'elle a ouvert un compte à l'étranger… qu'elle pense que vous cachez quelque chose de grave.
Puis la mère de Léna rit doucement. Un rire froid. Contrôlé.
— Vous savez comment sont les adolescents. Ils aiment dramatiser et inventer des histoires.
— Peut-être, mais… si Léna traverse une crise, il vaudrait mieux régler ça rapidement.
La mère de Léna prend une grande inspiration. Puis, d'une voix douce, presque maternelle :
— Je vais parler avec elle. Merci de m'avoir prévenue.
Elle raccroche. Son sourire disparaît immédiatement en serrant le téléphone dans sa main.
Léna sait. Elle a fouillé encore. Et maintenant… il faut agir.
Léna ne sait rien encore.
Elle continue de discuter avec Maëlys, ignorant totalement que sa mère est au courant.
Mais elle sent une étrange sensation dans l'air. Comme si quelque chose allait mal tourner.
Et elle a raison. Car ce soir, en rentrant chez elle… sa mère l'attendra.
Avec un sourire trop calme, avec une voix trop douce, et surtout avec un plan pour reprendre le contrôle.
Dès qu'elle entre dans l'appartement, sa mère est là, assise dans le salon.
Un verre de vin posé sur la table. Trop calme. Trop sereine. Et devant elle, une pile de papiers.
Ses preuves. Tout ce qu'elle avait trouvé.
Léna se fige. Son cœur rate un battement.
Sa mère lève les yeux vers elle et sourit. Un sourire glacial.
— On doit parler.
Léna le sait. Elle est coincée, pas de sortie, pas d'échappatoire.
Sa respiration se bloque dans sa gorge alors qu'elle referme la porte derrière elle, lentement, presque à contrecœur.
Courir, hurler, fuir. Tout son corps réclame une réaction. Mais elle est paralysée.
Elle ne peut pas.
Sa mère détient tout.
Les preuves qu'elle a volées. Les secrets qu'elle a découverts. Et pire encore… le contrôle absolu de la situation.
Chaque pas vers le salon est un effort. Ses jambes flageolent sous le poids de l'angoisse. Son cœur cogne dans sa poitrine, sourd et violent.
Elle sent la tension dans l'air. Et sa mère ?
Elle ne bouge pas. Elle attend calmement, implacablement.
Elle n'a pas besoin de crier, pas besoin de menacer. Elle sait déjà qu'elle a gagné.
Elle laisse le silence peser, cruel, suffocant. Un silence qui fait plus mal que des mots.
Elle prend son temps.
Lorsque Léna arrive enfin devant elle, elle sent son regard peser sur elle comme un poids invisible.
Elle pourrait parler maintenant.
Mais que dire ?
Elle est trop faible face à l'assurance glaciale de sa mère. Et au fond d'elle, une seule pensée tourne en boucle :
Elle est tombée dans son piège.
Et maintenant… elle va devoir en payer le prix.
— Tu as fouillé dans mes affaires.
Un silence pesant. Léna ne répond pas.
Sa mère hausse un sourcil.
— Rien à dire ?
Léna serre les poings.
— Tu m'as menti.
Sa mère rit doucement.
— Je t'ai protégée.
Léna repense à son père, à tout ce qu'il a enduré pour la protéger, à son sacrifice pour lui éviter de grandir en foyer.
L'injustice la brûle de l'intérieur. La colère monte, violente, incontrôlable.
Elle explose.

La rage lui brûle la poitrine, lui serre la gorge. Elle sent son corps trembler sous le poids de l'injustice.
Son père. Son sacrifice. Son innocence volée.
Et cette femme, sa propre mère, assise devant elle, impassible, comme si elle n'avait rien fait de mal.
Elle ne peut plus se taire.
— Protégée ?! Tu appelles ça me protéger ?! Hurle-t-elle.
Les mots fusent, incontrôlables.
— Tu as envoyé mon père en prison ! Tu as falsifié les contrats, volé l'argent et fait porter le chapeau à un homme innocent !
L'instant d'après, la gifle claque.
Violente. Brutale.
Léna ne l'a même pas vue venir.
Sa tête part sur le côté. Une brûlure vive envahit sa joue. L'écho du coup résonne dans la pièce.
Elle titube légèrement, vacille sous le choc. Mais elle ne baisse pas les yeux. Elle refuse.
Elle plante son regard dans celui de sa mère, défiant, glacé.
— Tu es un monstre.
Sa mère ne répond pas.
Elle ne s'excuse pas. Elle ne montre aucun remords. Elle avance lentement, d'un calme terrifiant.
Sans un mot, elle attrape les documents, les preuves que Léna a tant cherché à obtenir.
Celles qui auraient pu tout changer. Celles qui auraient pu prouver l'innocence de son père.
Celles qui auraient pu détruire le mensonge dans lequel elle a grandi.
Elle les plie soigneusement, méthodiquement, comme si ce n'étaient que de simples papiers sans valeur.
Puis, d'un geste précis, elle ouvre le tiroir du bureau et en sort un broyeur à papier.
Léna comprend immédiatement.
« Non… » murmure-t-elle, un frisson glacial lui parcourant l'échine.
Sa mère saisit la première feuille et l'introduit dans la machine.
Un bruit sourd. Des dents métalliques qui tournent. Un claquement.
La feuille est broyée en quelques secondes. Un deuxième document. Un troisième. Un quatrième.
Léna regarde, impuissante.
Chaque morceau de papier disparaît, déchiqueté en milliers de fragments inutilisables.
Tout part en miettes.
Ses preuves. Ses espoirs. Sa seule chance.
Sa mère ne la regarde même pas.
Elle continue, implacable, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.
Juste un tas de confettis éparpillés dans le bac du broyeur.
Puis, elle referme le couvercle avec un claquement sec, comme si elle venait de mettre un point final à l'histoire.
Comme si Léna n'avait jamais rien découvert.
Léna sent son corps se raidir, sa respiration devenir saccadée.
Elle ne pleure pas. Elle refuse.
Mais une chose est sûre… elle ne laissera pas ça se terminer ainsi.
Sa mère se tourne enfin vers elle. Son regard est noir, insondable.
Elle ne crie pas. Elle n'a pas besoin de crier.
Sa voix est froide, tranchante.
— Maintenant, tu vas oublier tout ça.
Un ordre. Une menace. Une sentence.
Mais Léna refuse de plier.
Ses mains se crispent, son souffle est court, sa colère brûle plus fort que jamais.
Elle serre les poings, ancrée dans le sol, le regard chargé de haine.
Puis, elle prononce ces mots, clairs, fermes, inévitables :
— Jamais.
Sa mère penche légèrement la tête.
— Je crois que tu n'as pas compris.
Elle s'approche, dangereusement près.

— Si tu continues à creuser, si tu parles à qui que ce soit… je détruirai tout ce qui te reste.
Léna frissonne.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
Un sourire serré. Froid.
— Ton père est un criminel aux yeux de la loi. Mais moi… je suis une femme respectable. Une mère inquiète pour sa fille.
Elle marque une pause. Puis elle chuchote :
— Si je dis que tu es instable, que tu inventes des histoires… Qui crois-tu qu'ils vont croire ?
Léna sent la peur s'infiltrer sous sa peau.
— Tu n'oserais pas…
Sa mère soupire théâtralement.
— Chérie… J'ai envoyé un homme en prison. Qu'est-ce qui me retiendrait de faire de même avec une adolescente trop curieuse ?
Un frisson glacé traverse Léna.
Elle est en danger.
Sa mère s'approche encore. Elle pose une main sur son épaule.
Un geste faux. Forcé.
— Tu es mon unique priorité, Léna. Je veux juste ton bien.
Un murmure venimeux.
— Alors sois une gentille fille… et oublie cette histoire.
Léna ne bouge pas. Elle ne dit rien. Mais à l'intérieur, quelque chose change.
Elle ne va pas se taire. Elle ne va pas se laisser briser.
Elle a perdu cette bataille. Mais elle va gagner la guerre.
Elle le jure.

14

Léna reste immobile dans le salon, son cœur battant à toute vitesse.
Elle a perdu les preuves.
Mais sa mère ne sait pas tout. Elle ignore que Léna a déjà pris des photos de chaque document. Et mieux encore…
Par précaution, elle en a aussi envoyé une copie à Maëlys. Au cas où.
Elle garde un coup d'avance. Elle doit jouer intelligemment. Alors, elle baisse la tête.
Elle laisse sa mère croire qu'elle a gagné.
— Tu as raison, maman. J'ai imaginé des choses. Je vais arrêter.
Sa mère l'observe avec méfiance, puis, lentement, elle sourit.
— C'est bien, ma chérie. C'est terminé, maintenant.
Non. Ce n'est pas terminé. C'est juste le début.
Le lendemain, Léna agit comme si de rien n'était.
Elle va en cours, participe en classe, prend des notes. Elle sourit même à sa mère avant de partir.
Elle joue la fille obéissante, la gamine qui a compris la leçon.
Mais dans son esprit, le plan se met déjà en place.
La vérité doit éclater. Mais pas n'importe comment.
Elle doit agir avec intelligence, sans précipitation.
Elle doit trouver un moyen de prouver à tout le monde que sa mère a trahi son père. Il lui faut un plan.
Un plan imparable.
À la pause du matin, Léna retrouve Maëlys au même endroit que d'habitude.
Mais cette fois, elle lui parle à voix basse.
— J'ai tout perdu. Elle a tout détruit.
Maëlys écarquille les yeux, sous le choc.
— Attends… quoi ?!
Léna inspire profondément, reprend son calme.
Puis, lentement, un léger sourire se dessine sur ses lèvres.
— Mais elle ignore une chose… Toi, tu les as toujours.
Maëlys comprend immédiatement.
Elle sort son téléphone, ouvre les messages de Léna.

Les photos des contrats falsifiés, les documents suspects, la lettre volée. Tout est là.
Léna souffle de soulagement.
— On a toujours une chance.
Maëlys hoche la tête.
— Ok, c'est quoi la suite ?
Léna serre les poings.
— Je vais faire éclater la vérité en plein jour.
Maëlys hausse un sourcil.
— Comment ?
Léna réfléchit. Elle doit être stratégique. Il faut frapper au bon endroit, au bon moment.
Un plan se forme dans son esprit.
Un plan qui ne laisse aucune échappatoire à sa mère.
Léna sait qu'elle doit agir vite. Elle ne peut pas simplement montrer les documents à un prof ou à un adulte.
Elle sait que sa mère est trop douée pour manipuler les autres.
Elle doit trouver un moyen de faire en sorte que tout le monde découvre la vérité en même temps.
Un scandale. Un choc public. Quelque chose d'incontournable.
Elle hésite entre plusieurs options.
De son côté, la mère de Léna n'est pas dupe. Elle sent le contrôle lui glisser entre les doigts.
Elle sait qu'elle ne peut plus sous-estimer l'intelligence de sa fille.
Elle a déjà fait l'erreur de la croire passive. Elle lui a laissé trop de liberté, trop d'occasions de fouiller.
Et maintenant, elle en paie le prix.
Car si Léna parvient à révéler la vérité, son père pourrait demander sa garde… et l'obtenir.
Et ça, elle ne peut pas le permettre.
Elle a trop manœuvré, trop sacrifié pour l'écarter une première fois.
Elle ne laissera pas tout s'effondrer maintenant.
Elle doit finir ce qu'elle a commencé. Cette fois, il ne reviendra pas.
Elle passe des heures à réfléchir. L'action doit être rapide. Son mari vient de sortir de prison. Il est vulnérable.
Il ne s'attend pas à ce qu'elle fasse encore du mal. C'est le moment parfait.
Alors, elle élabore un plan pour le piéger.
Quelque chose qui fera croire à un accident.
Quelque chose qui lui enlèvera définitivement ce problème. Mais Elle doit être prudente et discrète.
Elle doit se débarrasser de lui avant qu'il ne récupère Léna.
Et justement, c'est Léna son point faible. Elle va donc l'exploiter.
Elle s'installe dans le salon, téléphone en main.

Elle inspire profondément, prend une voix douce et fragile. Elle doit paraître sincère. Elle doit être parfaite.
Elle compose le numéro.
Bip… Bip…
L'appel est décroché. Une voix hésitante résonne à l'autre bout.
— Allô ?
Elle sourit faussement.
— C'est moi.
Un silence lourd.
Puis, une respiration méfiante.
— Pourquoi tu m'appelles ?
Elle laisse un soupir tremblant s'échapper.
— Écoute… J'ai beaucoup réfléchi. J'ai été dure avec toi. Mais je veux faire un effort. Pour Léna.
Elle entend sa respiration se bloquer. Elle l'a accroché.
Elle continue, d'une voix plus tendre.
— Elle a besoin de toi. Et… je ne peux pas l'empêcher de te revoir.
Une pause.
Puis, elle joue sa meilleure carte.
— Je veux qu'on se retrouve. Juste nous trois. Pour qu'elle puisse te voir en paix. Je le frai pour elle.
Un choc de l'autre côté du téléphone.
— Tu… tu es sérieuse ?
Elle sourit doucement.
— Oui. Ce n'est pas une décision facile, mais… je veux arranger les choses.
Elle marque une pause calculée. Puis elle ajoute, comme une mère inquiète :
— Mais il faut que ce soit discret. Elle a déjà assez souffert… Je ne veux pas qu'elle soit au centre d'un scandale.
Elle sait que ça va marcher. Parce qu'il ne voudra pas risquer de tout gâcher.
Il soupire.
— D'accord. Où et quand ?
Elle cache sa victoire derrière une voix douce.
— Demain soir à 19h. Dans un endroit calme… loin du monde.
Elle marque une pause théâtrale.
— Tu te souviens du Parcs Forestier de Larçay - Les Hâtes ? Là où on allait avec Léna quand elle était petite ?
Un silence profond.
Puis, une voix émue.
— Oui… Je m'en souviens.
Elle serre le téléphone.
C'est parfait.

— Retrouvons-nous là. Juste nous trois. Pour un nouveau départ.
Il hésite. Un instant de doute flotte dans son regard.
Mais la mère de Léna le perçoit.
Il veut y croire et penser que c'est réel. Que tout ça est sincère. Que peut-être, elle a réellement changé.
Et enfin…
— D'accord. Je viendrai.
Elle raccroche doucement.
Elle ferme les yeux et expire lentement.
C'est fait.
Demain soir, il sera là tout seul. Sans témoins et sans protection.
Et elle, elle aura tout prévu.
Une dernière trahison. Une dernière disparition.
Et ensuite…
Elle pourra enfin effacer son passé et contrôler son avenir.
Sans lui. Sans personne pour contester sa version.
Mais ce qu'elle ignore… C'est que Léna a tout entendu.
Et que demain soir, rien ne se passera comme prévu.
Léna entend les pas de sa mère approcher.
Elle a juste le temps de mettre ses écouteurs et de feindre l'indifférence avant que la porte ne s'ouvre.
Sa mère entre dans la chambre, l'air serein.
Un sourire trop doux, trop faux.
— Léna, j'ai pris une décision.
Léna enlève lentement un écouteur, jouant la fille distraite.
— Hm ?
Sa mère s'assoit sur le bord du lit, posant une main tendre sur son bras.
Un contact qui, autrefois, aurait semblé naturel mais maintenant, c'est un piège.
— On va voir ton père demain soir à 18h.
Léna feint la surprise.
Elle fronce les sourcils, joue la fille méfiante.
— Quoi ? Tu veux bien que je le voie ?
Sa mère prend une voix douce, rassurante.
— Oui. Je sais que c'est important pour toi. Je veux qu'on tourne la page, qu'on trouve une solution tous ensemble.
Un frisson glacé traverse Léna.
Elle ment.
Elle ment tellement bien.
Mais cette fois, Léna sait.
Elle sait qu'elle ne doit pas réagir trop vite. Ne pas montrer qu'elle a compris.
Ne pas la provoquer.

Alors, elle fait semblant.
Elle baisse la tête, prenant un ton hésitant.
— D'accord…
Un test.
Elle veut voir comment sa mère réagit.
Et ça marche.
Sa mère pose sa main sur la sienne.
— Je suis fière de toi, ma chérie. Je sais que tout ça a été dur, mais on va arranger les choses.
Elle se lève, lisse son chemisier comme si tout était sous contrôle.
— Demain matin, on préparera nos affaires et on prendra le train.
Sa voix est calme, posée.
Trop calme. Trop maîtrisée.
— Je vais prévenir ton collège de ton absence. Tu n'auras pas à t'inquiéter. »
Comme si tout était normal. Comme si ce voyage n'avait rien d'étrange.
Elle se lève, se dirige vers un tiroir du salon, l'ouvre et en sort un petit coffret.
Elle le tend à Léna, un sourire presque tendre aux lèvres.
— Tiens. Tu vas offrir ça à ton père.
Léna baisse les yeux.
Le coffret est élégant, sobre, noir. Elle reconnaît immédiatement le logo.
— C'est son parfum préféré. Ajoute sa mère, d'un ton neutre.
Un frisson glacé parcourt Léna. Quelque chose cloche.
— Allez, fais-lui un joli emballage. C'est une belle attention, non ?
Elle fixe Léna, attendant sa réaction.
Un piège soigneusement dissimulé sous un geste apparemment bienveillant.
Léna prend le coffret d'une main hésitante.
Elle doit rester calme et jouer le jeu. Mais au fond d'elle, un frisson de terreur s'installe.
Ce n'est pas un simple cadeau. C'est un piège.
L'arme du crime, soigneusement emballée sous une apparence innocente.
Léna hoche la tête. Elle joue la docilité. Elle laisse sa mère croire qu'elle a gagné.
Mais dès qu'elle quitte la chambre…
Léna enlève ses écouteurs et prend son téléphone.
Elle doit agir. Maintenant.
Elle ouvre une conversation avec Maëlys et tape vite, les mains tremblantes.
— « Ma mère veut m'emmener voir mon père demain soir. C'est un

piège. »
— « Attends, quoi ?! »
— « Elle veut le rencontrer seule, dans notre ancienne ville, à Tours. Je suis sûre qu'elle va essayer de se débarrasser de lui. »
— « T'es en train de me dire qu'elle veut le tuer ???
— « Oui. Et elle me fait croire que c'est pour qu'on parle et qu'on "tourne la page". »
Un silence. Puis, une réponse rapide.
— « Léna, on doit faire quelque chose. On va pas juste la laisser faire. »
— « J'ai un plan. Mais j'ai besoin de ton aide. »
Léna sait qu'elle n'a pas le choix.
Elle doit prendre un risque.
Elle fouille dans l'historique de son téléphone et retrouve le numéro de David Morel, l'ancien associé de son père.
Son seul espoir.
Elle inspire profondément et appuie sur "Appeler".
Bip… Bip…
Une voix froide et méfiante décroche.
— Allô ?
Léna avale difficilement sa salive.
— M. Morel… c'est moi, Léna. La fille de Kevin Giboire.
Puis, une respiration lourde.
— Pourquoi tu m'appelles ?
Léna prend son courage à deux mains.
Elle parle vite, sans hésiter.
— Mon père est en danger. Ma mère veut le piéger. Elle m'emmène avec elle demain soir pour soi-disant le voir, mais elle m'a donné un parfum à lui offrir.
Elle s'arrête un instant, le cœur battant.
Puis, elle lâche la vérité :
— C'est un poison. Elle veut le tuer.
David Morel ne répond pas.
Elle entend seulement son souffle s'accélérer.
— Vous devez me croire ! Elle a tout contrôlé jusqu'à maintenant, mais cette fois, elle veut en finir.
Toujours pas de réponse.
Léna sent la panique monter.
— S'il vous plaît… Je ne sais pas comment le contacter. Vous, oui ! Prévenez-le !
Une réponse grave et tranchante :
— Je savais qu'elle était dangereuse… mais à ce point-là ?
Léna prend une grande inspiration.
— S'il vous plaît, je vous en supplie. Donnez-moi son numéro… ou

prévenez-le de ne pas venir.
Un silence pesant s'installe.
Elle entend une hésitation de l'autre côté de la ligne.
Puis enfin…
— J'ai son numéro. Je vais voir ce que je peux faire.
Un battement de cœur suspendu. Puis, un clic sec. L'appel est terminé.
Quelques minutes plus tard, Le portable de Léna vibre entre ses doigts.
Un numéro inconnu.
Son souffle se bloque. Son cœur explose dans sa poitrine.
Elle hésite. Une seconde. Deux.
Puis, elle décroche.
— Allô ?
Un silence. Léger. Tremblant.
Puis une voix. Émue, presque fragile.
— Léna… c'est moi.
Elle suffoque presque.
Son père.
Après tant d'années de silence, tant de mensonges… Il est là.
Sa voix, légèrement tremblante, mais bien réelle.
À l'autre bout du fil.
Elle sent son cœur se serrer.
Un flot d'émotions monte en elle, trop fort, trop brutal. Les larmes lui piquent les yeux.
— Papa…
Un silence. Lourd. Rempli de tout ce qu'ils n'ont jamais pu se dire.
Puis, doucement, il parle.
— David m'a tout dit.
Un frisson glacé la traverse.
Elle serre plus fort son téléphone.
— Alors tu sais… Elle veut te tuer.
Les mots résonnent dans l'air, irréversibles.
De l'autre côté, son père ne répond pas immédiatement.
Un instant de silence, comme s'il pesait chaque mot.
Puis enfin…
— Oui.
Léna retient son souffle.
Sa gorge est serrée, comme si un étau l'empêchait de respirer.
Son père parle à nouveau, sa voix plus ferme cette fois.
— Mais elle ne va pas y arriver.
Elle fronce les sourcils.
Quelque chose dans son ton a changé.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
Sa voix est fragile, incertaine. Mais celle de son père, elle, n'a plus rien d'hésitant.

Plus froide. Plus tranchante.
— Cette fois, elle ne pourra pas réussir.
Un frisson la traverse.
Il ne parle plus seulement de se défendre… Il parle de mettre fin à tout.

15

Le père de Léna ne veut pas que leur premier véritable moment ensemble soit souillé par un affrontement violent. Il refuse d'entrer dans un jeu sordide.
Il ne veut pas d'un piège. Il ne veut pas de manipulation. Il ne veut que voir sa fille.
Mais pour cela, il doit agir intelligemment. Alors, il prend une décision radicale.
Il saisit son téléphone, compose un numéro qu'il connaît par cœur, bien qu'il aurait préféré l'oublier.
Sa main reste ferme. Son regard fixé sur un point invisible.
Elle décroche immédiatement. Comme si elle l'attendait.
— Tout est prêt ? Demande-t-elle d'une voix maîtrisée, lisse, sans la moindre émotion.
Pas un mot de plus. Pas même un « Bonjour ». Comme si tout n'était qu'une formalité.
Son ex-mari prend une inspiration, contrôle chaque mot, chaque intonation.
Il doit garder son calme. Ne rien lui laisser voir.
— Je veux voir ma fille.
Un silence à peine perceptible.
— Mais pas là-bas. ajoute-t-il, sa voix posée mais tranchante.
Il refuse de lui laisser le contrôle.
— Changeons d'endroit. Retrouvons-nous dans un café du centre-ville. Un lieu neutre. Public. Où tu ne pourras rien tenter.
Il marque une pause avant d'appuyer là où il sait que ça fera mal.
— « Et je ne veux pas de cadeau. Je te connais. Je sais ce que tu es capable de faire. »
Il le sent. Elle ne s'attendait pas à ça.
Il reprend, plus froid encore :
— « Sache que je ne te fais pas confiance. Pas une seule seconde»
Il l'entend respirer, lente et mesurée, comme si elle évaluait ses options.
Mais une chose est sûre : elle vient de perdre l'avantage.

Son plan s'effondre sous ses doigts.
Mais elle sait qu'elle n'a pas le choix.
Si elle refuse, elle perdra toute crédibilité aux yeux de Léna.
Elle force un sourire qu'il ne peut pas voir au téléphone.
— Très bien. Rendez-vous au café du Passage, 18h.
Elle raccroche, les mâchoires serrées. Elle a perdu cette bataille. Mais pas la guerre.
Léna ne sait pas encore que son père a changé le lieu du rendez-vous.
Quand sa mère lui annonce le changement de lieu, Léna sent son cœur bondir dans sa poitrine.
Un café. Un vrai lieu. Un endroit sûr.
Son père a pris les devants.
Elle le sait. Elle l'a piégée à son propre jeu.
Mais elle ne doit rien montrer.
Alors, elle inspire profondément, calme son excitation, et cache un sourire derrière une expression neutre.
— D'accord, maman.
Une simple réponse, maîtrisée. Mais au fond d'elle, un soulagement immense.
Le lendemain matin, elles prennent le train ensemble.
Léna sent l'agitation dans l'air.
Autour d'elles, les passagers s'installent, les conversations montent en intensité, des valises roulent dans l'allée centrale.
Un wagon presque plein. Et ça, elle le sait, ne plaît pas du tout à sa mère.
Elle la voit regarder autour d'elle, légèrement crispée, analysant les sièges occupés, les regards qui ne se posent pas sur elles mais qui existent malgré tout.
Elle est coincée. Elle ne peut plus manœuvrer dans l'ombre.
Pas ici. Pas entourée de tant de monde.
Léna la sent contrariée. Elle ne dit rien, mais son silence est plus bruyant qu'un cri.
Elle s'installe, croise les bras, le regard figé sur la vitre, réfléchissant déjà à un autre plan.
Un plan B. Une autre stratégie.
Elle n'a pas dit son dernier mot.
Elle doit trouver un autre moyen de gagner.
Mais Léna, elle, refuse de se laisser contaminer par cette tension.
Elle est trop impatiente. Ce soir, elle va voir son père. Elle va enfin lui parler, librement, sans crainte.
Elle imagine déjà leur conversation.
Elle lui racontera son nouveau collège. Elle lui parlera des matières qu'elle aime, et celles qu'elle déteste toujours autant. Et bien sûr, elle lui décrira les fameux menus bretons de la cantine.

Les crêpes, les galettes aux œufs, le kouign-amann, ce dessert au beurre qui fond sous la langue.
Des détails simples, mais réels. Des choses qu'un père est censé savoir sur la vie de sa fille.
Elle veut rattraper le temps perdu.
Et cette fois… elle ne laissera personne l'en empêcher.
18h. Café du Passage.
Léna entre, son cœur battant à tout rompre.
Elle balaye la salle des yeux.
Et là, elle le voit.
Son père, assis à une table près de la baie vitrée.
Il lève les yeux. Leur regard se croise. Et tout s'arrête.
Le temps, les années perdues, les mensonges.
Tout disparaît en un instant. Il se lève presque trop vite.
Il n'a pas changé, ou peut-être que si. Il semble plus fatigué, plus marqué par la vie… mais son regard est le même. Un regard rempli d'amour.
— Léna…
Léna sent les larmes monter. Elle s'approche, sans réfléchir. Et avant qu'elle ne puisse dire un mot, il la serre dans ses bras très fort. Comme s'il ne voulait plus jamais la lâcher.
Comme si elle était la seule chose qui comptait.
Elle ferme les yeux, inspirant l'odeur rassurante de son pull.
— Papa… Murmure-t-elle.
Elle ne l'avait pas appelé ainsi depuis des années. Elle sent ses épaules trembler légèrement.
Il pleure. Et elle aussi. Ils s'assoient. Léna ne sait pas par où commencer.
Il y a tellement de choses à dire. Mais finalement, il n'y a qu'une seule chose qui compte.
Ils sont ensemble.
Il lui prend les mains, les regarde comme si c'était un miracle.
— Tu as tellement grandi…
Elle rit légèrement, essuyant ses larmes.
— Tu trouves ?
Il hoche la tête.
— Oui. Et tu es forte, Léna.
Elle serre ses doigts un peu plus fort.
— J'ai dû l'être.
Il hoche la tête, comprenant sans qu'elle ait besoin d'expliquer.
Ils commandent deux chocolats chauds, comme avant.
Et ils parlent. Pas de la trahison. Pas de sa mère. Pas encore.
Juste de souvenirs et des rires oubliés.
Et pour la première fois depuis des années…

Léna se sent enfin chez elle. Mais à quelques tables de là…
Sa mère observe.
Elle les regarde de loin, son café froid entre ses mains. Elle voit la connexion entre eux.
Elle voit ce qu'elle est sur le point de perdre. Son regard se durcit. Elle ne laissera pas ça arriver.
Elle a perdu cette fois… Mais elle est prête à frapper à nouveau.
Et cette fois, elle ne laissera aucune chance à Léna de lui échapper.
Après une heure d'échanges, de souvenirs et de rires, la chaleur du moment est brusquement brisée par une ombre menaçante.
Sa mère.
Elle s'est levée de sa table, s'approchant lentement.
Son regard est froid, dur.
Elle pose une main sur l'épaule de Léna, un geste qui se veut maternel, mais qui serre un peu trop fort.
— Il est temps de rentrer.
Léna se tend immédiatement.
Son père, assis en face d'elle, se redresse légèrement, la méfiance lisible dans son regard.
— Laisse-lui encore un peu de temps.
Un appel, presque une supplique.
Mais sa mère ne cille pas.
Elle tourne lentement la tête vers lui, un sourire glacial étirant ses lèvres.
— Non. Elle en a eu assez. Il est temps de rentrer.
Une décision, irrévocable.
Elle pivote vers Léna, prenant un ton faussement tendre, presque maternel.
— Demain, tu as cours ma chérie.
Une douceur factice, un masque trop bien porté.
Puis, d'une voix aussi tranchante qu'un couperet :
— On prend le train pour la Bretagne dans une heure. Tu dois être reposée.
Un ordre déguisé en bienveillance. Un piège qui se referme à nouveau.
Léna serre les poings sous la table. Elle sait qu'elle n'a pas le choix. Pas encore.
Mais elle n'a pas dit son dernier mot.
Elle lève les yeux vers son père. Un regard. Un regard rempli de promesses. Il comprend immédiatement.
Ils se reverront. Ils ne laisseront plus sa mère les séparer. Elle inspire, fait semblant d'acquiescer.
— D'accord, maman.
Son père la fixe, les mâchoires serrées.
Il sait qu'il ne peut pas se battre maintenant. Mais il refuse

d’abandonner.
Il se lève lentement. Il regarde sa fille une dernière fois, avant que sa mère ne l’éloigne.
— Je t’aime, Léna.
Elle sourit faiblement, les yeux brillants.
— Moi aussi, papa.
Et dans ce dernier regard, une promesse silencieuse. Ils se retrouveront. Quoi qu’il arrive.
Le train file à travers la campagne, bercé par le bruit régulier des rails.
Léna fixe le paysage, perdue dans ses pensées.
Elle pense à son père.
À leur promesse. À la prochaine fois où ils se verront.
Mais soudain…
Sonnerie de téléphone. Sa mère regarde l’écran, son visage se crispe légèrement.
Elle se lève aussitôt.
— Je dois prendre cet appel, ma chérie. C’est pour le travail.
Un sourire trop rapide, trop forcé. Léna hoche la tête, feignant l’indifférence.
Mais quelque chose l’intrigue. Pourquoi s’éloigne-t-elle autant ?
Sa mère passe dans l’autre plateforme d’un wagon lointain, s’assurant que Léna ne peut pas l’entendre.
Mais Léna est curieuse. Elle attend quelques secondes…
Puis, discrètement, elle se lève et s’avance dans le couloir. Elle se cache derrière la porte vitrée qui sépare les wagons.
Elle écoute.
Une voix d’homme, douce, tendre.
— D’accord, mon cœur ?
Léna se fige. Son cœur rate un battement. Ce n’est pas un appel professionnel.
C’est un amant. Sa mère a un amant.
Elle entend sa mère répondre à voix basse, presque chuchotée.
— Je suis dans le train. J’ai dû voir mon ex aujourd’hui… mais tout est sous contrôle.
Léna suffoque intérieurement.
Tout est sous contrôle.
Son père, leur vie, elle-même… Tout n’a toujours été qu’un jeu pour sa mère.
Sa mère rit doucement.
— Oui, on se voit demain soir. J’ai hâte de te retrouver…
Léna se recule lentement. Elle doit garder son calme. Elle doit faire comme si elle n’avait rien entendu.
Pas encore. Pas maintenant.
Elle retourne à son siège, le cœur battant à cent à l’heure.

Quelques minutes plus tard, sa mère revient, un sourire neutre sur le visage.
Elle s'assoit, comme si de rien n'était.
— Tout va bien ? Demande-t-elle.
Léna force un sourire.
— Oui, tout va bien, maman.
Mensonge contre mensonge.
Léna regarde sa mère, l'air détendu. Mais à l'intérieur, une tempête éclate.
Elle sait quelque chose que sa mère ne veut pas qu'elle sache.
Elle a une arme contre elle. Et si sa mère savait qu'elle était au courant…
Que ferait-elle ?
Léna doit réfléchir. Elle doit choisir.

16

Léna est épuisée.
Le voyage, la tension, la confrontation… tout pèse sur ses épaules.
Tout ce qu'elle voudrait, c'est dormir.
Fermer les yeux, s'abandonner au silence.
Mais une image refuse de la laisser en paix.
Sa mère, un téléphone à la main, un sourire qu'elle connaît trop bien. Celui qu'elle réserve à son amant. Celui qu'elle porte quand elle manigance quelque chose.
Qu'est-ce qu'elle prépare encore ?
Léna n'en peut plus.
Tout se brouille dans sa tête. Les mensonges. Les manipulations. L'impression d'être un pion sur l'échiquier de sa mère.
Elle ne veut plus y penser.
Elle cherche une image apaisante, un refuge mental pour échapper à cette tourmente.
Mais il n'y en a qu'une.
Un regard bienveillant. Un sourire qu'elle n'a pas vu depuis trop longtemps. Une voix qui résonne dans ses souvenirs d'enfant.
Son père.
Elle s'accroche à cette image.
Elle ferme les yeux, se concentrant sur cette chaleur qu'elle a crue perdue.
Bientôt, elle le reverra. Bientôt, tout changera.
C'est cette pensée qui finit par l'apaiser.
Elle laisse ses paupières se fermer, la fatigue l'emportant enfin.
Un sommeil agité, traversé de rêves flous. Des fragments de souvenirs. Des éclats de voix indistincts.
Puis, le réveil sonne.
La réalité la rattrape d'un coup.
Retour à la routine. Retour au collège, mais cette fois une boule au ventre.
Tout tourne en boucle dans sa tête. Sa rencontre avec son père. Le

regard glacial de sa mère.
Et surtout… l'appel avec son amant.
Elle doit en parler.
Et Maëlys l'attend déjà, bras croisés, impatiente.
Dès qu'elle la voit, elle se précipite vers elle.
— Alors ?! T'as réussi à voir ton père ?
Son ton est pressé, inquiet.
Léna hoche la tête, un faible sourire aux lèvres.
— Oui… Je l'ai vu.
Maëlys pousse un soupir de soulagement.
— Tu m'as fait flipper, sérieux ! J'ai cru que ta mère allait trouver un moyen de tout gâcher !
Léna se mord l'intérieur de la joue.
— Elle a essayé. Mais il a changé le lieu du rendez-vous à la dernière minute.
— Attends, quoi ?!
Léna prend une grande inspiration.
— Au lieu d'aller dans l'endroit qu'elle avait prévu, on s'est retrouvés dans un café du centre-ville. Elle n'a pas pu exécuter son plan.
Maëlys la fixe, choquée.
— Oh bordel… mais alors, elle avait vraiment prévu un truc contre lui ?!
Léna hoche la tête lentement.
— J'en suis sûre.
Maëlys se frotte le front, choquée.
— J'arrive pas à croire que ta propre mère voulait piéger ton père… T'as bien fait de l'appeler, Léna.
Léna serre les poings.
— Oui, mais c'est pas tout.
Maëlys plisse les yeux.
— Encore un truc ?!
Léna jette un coup d'œil autour d'elles. Puis, à voix basse :
— Hier, dans le train… Ma mère a reçu un appel.
Maëlys penche la tête, intriguée.
— Et ?
— Elle s'est éloignée pour répondre, comme si elle voulait que je n'entende rien. Mais… j'ai tendu l'oreille.
Maëlys écarquille les yeux.
— Et t'as entendu quoi ?!
Léna prend une grande inspiration.
Puis, elle lâche la bombe :
— C'était un homme. Il lui a dit "D'accord, mon cœur ?"
Le cerveau de Maëlys met quelques secondes à traiter l'information.
Puis, elle explose :

— ATTENDS, QUOI ?! TA MÈRE A UN AMANT ?!
Léna presse un doigt contre ses lèvres.
— Chut !
Maëlys la fixe, abasourdie.
— Mais… mais… Elle est sérieuse ?!
Léna hoche la tête.
— Elle lui a dit qu'elle allait le voir ce soir.
Maëlys reste figée, puis un sourire malin se dessine sur son visage.
— Ok… Ok… Là, on a quelque chose d'énorme.
Léna la regarde, méfiante.
— Qu'est-ce que tu veux dire ?
Maëlys croise les bras, en mode stratège.
— Ta mère t'a toujours contrôlée, manipulée. Elle a piégé ton père, elle a tout fait pour vous séparer.
Elle plisse les yeux, un sourire en coin.
— Mais maintenant… elle a un point faible.
Léna hausse un sourcil.
— Son amant.
Maëlys hoche la tête avec enthousiasme.
— Exactement. Si elle cache ça, c'est qu'elle ne veut surtout pas que ça se sache.
Léna comprend où elle veut en venir.
— Tu veux dire… qu'on pourrait utiliser ça contre elle ?
Maëlys sourit, malicieuse.
— Pas tout de suite. D'abord, on enquête.
Maëlys tapote son menton, réfléchissant.
— Alors, par quoi on commence ?
Léna mord l'intérieur de sa joue.
— Je peux peut-être fouiller son téléphone ce soir. Elle le laisse souvent sans surveillance quand elle prend sa douche.
Maëlys acquiesce, réfléchissant rapidement.
— Bonne idée. Regarde les messages et les appels fréquents. Un numéro récurrent, un prénom, un détail…
— Peu importe quoi, tant que ça nous donne un indice.
Elle marque une pause, puis ajoute :
— Sinon… on pourrait aussi la suivre discrètement ce soir. Si elle a encore un rendez-vous, c'est peut-être l'occasion d'en savoir plus.
Léna fronce les sourcils.
— C'est risqué. Si elle nous voit, c'est fini.
La soirée a été interminable.
Léna a attendu, patiemment, méthodiquement.
Elle savait qu'elle n'avait qu'une seule chance. Un moment parfait.
Quand sa mère est entrée dans la salle de bain, elle a tendu l'oreille.
Un bruit d'eau qui coule. Un signal clair. C'était maintenant.

Elle a agi.
Le téléphone était dans le sac de sa mère, posé négligemment sur la chaise du salon.
Un endroit banal. Presque trop facile.
Léna a inspiré profondément. Elle a vérifié. Le bruit de la douche continuait, étouffé derrière la porte close.
Elle a tendu la main, son cœur battant à tout rompre.
Ses doigts ont effleuré le tissu du sac. Une seconde d'hésitation. Puis elle l'a ouvert et saisi le téléphone.
Pas de temps à perdre.
Elle l'a déverrouillé d'un geste rapide.
Elle a ouvert l'historique des appels. Ses yeux ont parcouru la liste, cherchant un détail.
Un indice. Et là, elle l'a vu. Un numéro qui revenait sans cesse.
Encore et encore. Le même, toujours.
À la place d'un nom, un simple ballon emoji accompagné d'une série de chiffres.
Mais c'était suffisant.
Léna a noté le numéro en vitesse, son souffle court.
Elle a refermé l'historique, éteint l'écran et reposé le téléphone exactement comme il était.
Rien ne devait sembler déplacé.
Elle a remis le sac à sa place et s'est éloignée, son cœur tambourinant contre ses côtes.
L'eau coulait toujours.
Elle s'est assise sur son lit, fixant son téléphone où elle avait enregistré le numéro.
Une série de chiffres. Un simple détail… Mais peut-être la clé de la vérité.
Elle est prête.
Elle va découvrir qui se cache derrière ce numéro.
Et cette fois…Sa mère ne pourra plus rien cacher.
Le lendemain matin, Léna retrouve Maëlys derrière le gymnase.
Elle jette des regards nerveux autour d'elle.
Elle sait que ce qu'elles s'apprêtent à faire est risqué.
Très risqué. Maëlys l'attend, les bras croisés.
— Alors ?
Léna sort un petit bout de papier froissé de sa poche.
Le numéro.
Maëlys écarquille les yeux.
— T'as réussi à le choper ?!
Léna hoche la tête.
— C'est le contact qu'elle appelle le plus.
Maëlys se penche, l'examine.

— Bon… On appelle ?
Léna sort discrètement la carte SIM prépayée qu'elle avait achetée en cachette.
Elle l'insère dans un vieux téléphone que Maëlys lui a prêté.
Numéro composé. Elles se regardent.
Bip… Bip…
Quelqu'un décroche.
— Allô ?
Une voix masculine, calme et sérieuse.
Et là, le choc.
Elles le connaissent. Elles le connaissent très bien.
C'est Monsieur Le Goff. Leur prof de sport. Il est là, dans le gymnase, téléphone à l'oreille.
De loin, elles l'aperçoivent. Il leur tourne le dos, absorbé par sa conversation, inconscient de leur présence.
Allô ? Qui est à l'appareil ?
Léna et Maëlys restent figées.
Impossible. IMPOSSIBLE. Allô ?!
Elles coupent l'appel immédiatement et se dirigent doucement vers la cour de la récréation.
Un silence terrifiant s'installe entre elles.
Maëlys laisse échapper un souffle choqué, et chouchoute doucement :
— C'est une blague… ?
Léna n'arrive plus à respirer.
— Ma mère… sort avec notre prof de sport…
Léna tremble encore. Elle sent son cœur rater un battement.
Maëlys, les yeux écarquillés, passe une main sur son visage, abasourdie.
— P*tain… mais ça veut dire qu'il la voit tous les jours après le collège… et elle, elle te dit qu'elle est occupée par le travail ?!
Léna ne répond pas.
Elle ferme les yeux un instant, tentant de calmer le chaos dans sa tête.
Mais c'est impossible.
Son prof de sport est le petit copain de sa mère.
Léna peine à y croire.
Comment est-ce possible ?
Depuis combien de temps ? Pourquoi lui ? Et surtout… pourquoi avoir caché ça ?
Des jours. Des semaines. À lui répéter qu'elle croulait sous le travail.
À lui faire croire que ses absences étaient justifiées.
À lui faire croire qu'elle était débordée…
Pendant tout ce temps, elle retrouvait Monsieur Le Goff en secret, juste après l'école.
Léna sent une vague de dégoût la submerger.

Et surtout… qu'est-ce qu'ils disent sur elle ?
Est-ce qu'elle est un sujet de conversation ? Est-ce qu'ils se moquent d'elle ? Est-ce qu'ils complotent quelque chose ?
Rien que cette pensée la fait bouillir de l'intérieur.
Chaque soir. Pendant que Léna mangeait seule. Pendant qu'elle faisait semblant de ne pas s'inquiéter. Pendant qu'elle essayait de croire que sa mère faisait de son mieux.
Un mensonge de plus.
Une boule se forme dans sa gorge.
Elle ne sait plus si elle a envie de pleurer… ou d'exploser.
De la colère. De la trahison. Un mélange trop puissant pour être contenu.
Elle serre les poings. Tout s'effondre, encore une fois.
Maëlys la fixe, toujours sous le choc.
— Léna… qu'est-ce qu'on fait maintenant ?
Avant qu'elle ne puisse répondre, la sonnerie retentit, annonçant la fin de la récréation.
Léna soupire, épuisée.
— Pour l'instant… on va se ranger.
Elle attrape son sac, tentant de reprendre contenance.
— On a cours. On en reparlera plus tard.

17

Le soir même, Léna est assise à table avec sa mère.
Le dîner est calme. Trop calme.
Sa mère ne se doute de rien. Elle croit avoir tout sous contrôle.
Mais pas cette fois.
Léna a un plan. Elle veut la mettre mal à l'aise. Elle veut voir ses réactions. Alors, elle attaque en douceur.
Elle pique un morceau de son assiette, l'air innocent.
Puis, elle lâche la question.
— Maman, pourquoi on a déménagé en Bretagne ?
Sa mère hausse un sourcil, surprise.
— Comment ça ?
Léna hausse les épaules.
— Bah, je veux dire… Pourquoi ici ? Pourquoi pas le Nord ? Ou la Normandie ? Ou encore mieux, le Sud, comme ça on aurait été près de papy et mamie ?
Elle fixe sa mère, attendant une réaction.
Puis, sa mère répond du tac au tac :
— C'est le travail, ma chérie.
Prévisible.
Léna sourit légèrement. Elle sait que c'est un mensonge.
Alors, elle continue, innocente en apparence, perverse dans l'ombre.
— Ah oui ? Mais pourquoi ce travail précisément ? Y'avait pas d'autres opportunités ailleurs ?
Sa mère pose sa fourchette.
— Léna, pourquoi toutes ces questions ?
Elle se méfie. Parfait.
Léna joue les naïves.
— Je sais pas… Je me pose juste la question. C'est bizarre, non ? Déménager aussi loin alors qu'on avait toute la famille ailleurs.
Sa mère prend un air sérieux.
— Écoute, c'était la meilleure décision. Pour moi. Pour nous. C'est tout ce que tu as besoin de savoir.
Réponse sèche. Défensive.

Léna sait qu'elle déménagé ici pour Monsieur Le Goff.
Mais pourquoi l'a inscrite au même collège que son travail ?
Est-elle en train de manipuler Monsieur Le Goff aussi ? Mais pourquoi ?
Léna sourit et reprend son repas.
Elle l'a déstabilisée. Elle doit découvrir les vrais plan de sa mère. Et bientôt… Elle la fera tomber.
Le lendemain, Léna enfile sa tenue de sport, son cœur battant un peu plus vite que d'habitude.
Aujourd'hui, elle a cours avec Monsieur Le Goff.
Et maintenant qu'elle sait qu'il est l'amant de sa mère…
Elle ne peut plus le voir comme avant.
Chaque regard, chaque parole, chaque geste prend une autre signification.
Elle entre dans le gymnase, Maëlys marchant juste à côté d'elle.
Maëlys la bouscule légèrement.
— Prête ?
Léna hoche la tête, mais intérieurement, elle est tendue.
Léna prend place dans le groupe.
Monsieur Le Goff siffle et annonce l'échauffement.
Tout le monde commence à courir autour du gymnase.
Mais Léna sent son regard sur elle. Et à chaque fois qu'elle lève les yeux, il détourne les siens.
Maëlys remarque aussi.
Elle murmure, tout en courant :
— Il est chelou, non ?
Léna serre les dents.
— Il est nerveux. Il sait qu'on a compris.
Maëlys la regarde, intriguée.
— T'as une idée de ce qu'on fait après ?
Léna réfléchit.
Après les cours, Léna marche rapidement vers un coin tranquille du parc près du collège.
Maëlys est avec elle, mais reste en retrait.
Léna serre son téléphone dans sa main.
Elle sait que ce qu'elle s'apprête à faire va tout changer.
Mais elle doit lui dire. Elle compose le numéro de son père.
— Allô ? Léna ?
Sa voix est chaleureuse, mais elle sent une pointe d'inquiétude.
Elle prend une grande inspiration.
— Papa… Il faut que je te dise quelque chose.
Puis, son père demande doucement :
— Qu'est-ce qu'il y a ?
Léna se mord la lèvre.

Puis, elle lâche tout.
— J'ai découvert quelque chose sur maman. Elle a un amant.
Elle entend son père respirer lentement, comme s'il encaissait le choc.
— … Qui ?
Léna avale sa salive.
Puis, elle dit le nom.
— Monsieur Le Goff. Mon prof de sport.
Une explosion.
— QUOI ?!
Léna sursaute presque.
Son père n'arrive pas à croire ce qu'il vient d'entendre.
— Maxime Le Goff ?! Mais… c'était un ami ! Un ami de la famille!
Léna regarde Maëlys, qui écoute en silence.
— Papa… Dis-moi la vérité. C'est qui, exactement ?
Son père prend une longue inspiration.
Puis, il parle d'une voix brisée.
— « Le Goff… C'était un ami à moi depuis des années. On se connaissait d'avant ton arrivée. Il a passé le concours pour devenir prof d'EPS et a été nommé en Bretagne. »
Il s'arrête.
Puis, il ajoute, d'une voix plus dure :
— « Ta mère… elle l'a suivi. »
Léna sent son cœur se serrer.
— Tu veux dire… qu'elle a quitté chez nous pour lui ?
Son père rit nerveusement, amer.
— Maintenant que tu me dis ça… tout s'éclaire. Elle ne m'a pas seulement trahi… Elle a organisé sa fuite avec lui.
Boum.
Léna ferme les yeux, essayant de calmer la rage qui monte en elle.
Son père continue, le ton plus grave :
— Elle m'a piégé pour se débarrasser de moi… et partir avec lui.
Léna serre le téléphone plus fort.
Tout prend enfin sens. Le déménagement en Bretagne. L'éloignement de la famille.
L'obsession de sa mère pour tout contrôler.
Elle n'a pas seulement voulu couper Léna de son père…
Elle a tout fait pour effacer son passé et reconstruire une vie avec son amant.
Elle entend son père souffler, comme s'il essayait de garder son calme.
— Léna… je suis désolé. Je ne savais pas.
Elle serre les dents.
— Ce n'est pas toi qui dois t'excuser.
Son père murmure :
— Qu'est-ce que tu veux faire ?

Elle hésite.
Elle ferme les yeux un instant. Puis, elle répond d'une voix ferme :
— Je veux qu'elle paie pour ce qu'elle a fait. Mais je dois être maligne.
Son père hésite.
Puis, il dit doucement :
— Je te fais confiance, ma fille.
Elle rouvre les yeux, déterminée.
Ce n'est plus juste une affaire de mensonges. C'est une guerre. Et elle compte bien la gagner.

18

Léna ne peut plus attendre.
Elle rentre chez elle plus tôt que prévu, le cœur battant.
Elle trouve sa mère en train de préparer le dîner dans la cuisine, sereine, comme si tout allait bien.
Mais rien ne va.
Léna pose son sac violemment sur la table.
— Pourquoi on a vraiment déménagé en Bretagne ?
Sa mère se fige une seconde, puis reprend calmement sa tâche.
— Je t'ai déjà répondu, Léna. C'était pour le travail.
Léna serre les poings.
— « Arrête de mentir. Je sais tout. »
Sa mère relève lentement la tête, l'observant avec attention.
— Tout… quoi ?
Léna croise les bras, le regard dur.
— Je sais que t'as un amant. Et je sais que c'est Monsieur Le Goff. Mon prof de sport.
Sa mère blêmit légèrement.
Mais elle ne se démonte pas.
Elle pose lentement son couteau, s'essuie les mains sur un torchon et la regarde dans les yeux.
— Qui t'a dit ça ?
Léna rit, amère.
— Ça t'importe vraiment ? Ce qui compte, c'est que c'est vrai.
Sa mère inspire profondément, pose les mains sur la table, et la regarde droit dans les yeux.
Puis, elle lâche la bombe.
— « Oui, je suis avec Monsieur Le Goff. »
Sa voix est posée, presque trop calme.
— « Et il y a une raison à cela. »
Léna fronce les sourcils, son cœur s'accélérant.
— « Quelle raison ? »
Un silence. Lourd. Écrasant.
Puis enfin, les mots tombent, implacables.

— « Parce que c'est lui… ton véritable père. »
BOUM.
Le monde de Léna s'effondre en un instant. Son souffle se coupe.
Elle reste immobile, incapable de traiter l'information.
— …Quoi ?
Sa mère ne détourne pas le regard.
— Monsieur Le Goff est ton père biologique.
Léna se lève d'un bond, la chaise raclant violemment le sol.
— T'es en train de me dire que Papa… mon père… ce n'est pas mon vrai père ?!
Sa mère hoche la tête lentement.
— Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit plus tôt…
Léna sent la colère monter, une rage qu'elle n'a jamais ressentie auparavant.
— Alors tout ce que j'ai vécu avec lui… c'était un mensonge ?! Tu lui as fait croire que j'étais sa fille alors que…
Elle s'arrête, les larmes menaçant de couler.
— Il m'aime comme sa fille, maman ! Il m'a protégée, il s'est sacrifié pour moi !
Sa mère ne bronche pas.
— Il t'a élevée, oui. Mais biologiquement, c'est Maxime Le Goff ton père. »
Léna passe une main tremblante sur son front.
Tout fait sens maintenant.
Pourquoi ils ont déménagé en Bretagne. Pourquoi elle a été inscrite dans ce collège précis. Pourquoi Monsieur Le Goff la regardait différemment.
Tout était planifié.
Sa mère l'a amenée ici pour qu'elle soit proche de son "véritable" père.
Mais elle n'a jamais eu son mot à dire.
— TU M'AS MENTI TOUTE MA VIE !
Elle hurle, la voix brisée.
— Tu as détruit Papa ! Tu l'as fait souffrir pour cacher ton secret!
Sa mère tente de garder son calme.
— Ce n'était pas simple, Léna. Je voulais ce qu'il y a de mieux pour toi.
Léna rit nerveusement, hystérique.
— Ce qu'il y a de mieux pour moi ?! En me volant ma vraie famille ?! En me forçant à vivre dans un mensonge ?!
Sa mère passe une main dans ses cheveux, visiblement tendue.
— Tu ne comprends pas…
— Oh si, je comprends parfaitement.
Léna la fixe avec une haine qu'elle n'a jamais ressentie.
— Tout ce que tu fais… c'est pour TOI. Pas pour moi.

Elle serre les poings.
— Et je te promets une chose… tu vas payer pour ça.
Toute la nuit, les mots de la mère de Léna résonnaient dans sa tête.
"Monsieur Le Goff est ton père."
"Tout ce que tu as vécu avec lui… c'était un mensonge."
"Je voulais ce qu'il y a de mieux pour toi."
Des mensonges. Des manipulations.
Elle n'a jamais été aussi en colère.
Demain matin, elle montera dans le premier train en direction de son père.
Elle ne peut plus rester ici.
Pas une minute de plus dans cette vie plein de mensonges.
Assez. Assez.
Elle se lève très tôt, elle se faufile hors de l'appartement en silence.
Elle coupe son téléphone.
Elle prend son sac à dos avec juste le nécessaire.
Elle a piqué un peu d'argent dans le porte-monnaie de sa mère.
Pas de retour en arrière.
Elle file vers la gare la plus proche.
Le premier train pour remonter vers Tours part dans 20 minutes.
Elle achète un billet et monte à bord.
Son cœur bat à cent à l'heure.
Elle a peur. Mais elle sait qu'elle fait ce qu'il faut.
Installée près de la fenêtre, son regard suit le paysage qui défile à toute vitesse.
Elle se sent étrangement libre.
Mais aussi terrifiée.
Et si sa mère s'en rendait compte et appelait la police ? Et si son père ne voulait pas la voir après tout ça ?
Et si elle avait fait une énorme erreur ? Elle chasse ces pensées.
Trop tard pour hésiter.
Après plusieurs heures de trajet, le train entre en gare.
Léna descend et inspire profondément.
Elle rallume son téléphone et compose un numéro.
Bip… Bip…
— Allô ? Léna ?!
La voix de son père. Fatiguée. Inquiète.
Mais elle y entend encore de l'amour.
Elle avale difficilement sa salive.
Puis, elle lâche la seule chose qui compte.
— Papa… Je suis à la gare. Tu peux venir me chercher.
Quelques minutes plus tard…Son père est là.
Le même regard.
Les mêmes traits fatigués.

Mais une chaleur immédiate.
Il reste figé en la voyant.
— Léna…
Elle ne peut plus retenir ses larmes.
Elle se jette dans ses bras.
— Papa !
Il la serre fort. Plus fort que jamais.
Comme s'il avait peur qu'elle disparaisse à nouveau.
— Ma chérie… Qu'est-ce que tu fais là ?
Léna tremble contre lui.
Puis, elle lâche la vérité.
— Maman m'a menti… Toute ma vie.
Il se fige.
— De quoi tu parles ?
Elle ferme les yeux, reprend son souffle. Puis, elle dit les mots qui vont tout changer.
— Monsieur Le Goff… Il est mon vrai père.
BOUM.
Son père recule légèrement, les yeux écarquillés.
— … Quoi ?
Léna essuie ses larmes.
— Elle me l'a avoué hier soir. C'est pour lui qu'on a déménagé. C'est pour lui qu'elle a tout fait… Elle t'a trahi pour lui.
Son père pâlit.
Il s'appuie contre le mur, comme si la nouvelle venait de le frapper physiquement.
— Non… Ce n'est pas possible…
Il passe une main sur son visage, essayant de reprendre ses esprits.
— Pendant toutes ces années… Elle m'a laissé croire que tu étais ma fille…
Léna hoche la tête, la gorge serrée.
— Mais tu es mon père, Papa. Peu importe ce qu'elle dit. C'est toi qui m'as élevée. C'est toi que j'aime.
Un silence trop lourd. Puis, son père la serre contre lui à nouveau.
— Rien… Rien ne changera ça.
Ils restent là, sans parler. Leur monde vient de s'écrouler.
Mais ils sont ensemble. Après plusieurs minutes, son père prend enfin la parole.
— Qu'est-ce que tu veux faire, Léna ?
Elle doit prendre une décision. Et elle ne compte pas se laisser manipuler cette fois-ci.
Sans la moindre hésitation.
— Je vais rester avec toi papa.
Léna est encore dans les bras de son père quand son téléphone vibre

violemment dans sa poche.
Elle regarde l'écran, son cœur battant à tout rompre.
Bien sûr, elle s'est rendu compte. Bien sûr, elle ne va pas laisser passer ça.
Elle prend une grande inspiration et décroche.
— Où es-tu, Léna ?!
La voix de sa mère est tranchante. Colérique. Autoritaire.
Léna ne tremble pas.
Elle répond d'une voix ferme :
— Je suis chez mon père. Mon vrai père. Celui qui m'a élevée. Et je ne compte pas rentrer.
Un silence suspendu. Puis, sa mère explose.
— Qu'est-ce que tu racontes ?! Tu vas rentrer immédiatement, Léna !
Léna rit nerveusement.
— Non, maman. Cette fois, c'est moi qui décide.
Elle attend la réaction. Et elle arrive.
Sa mère se calme soudainement. Sa voix devient froide, glaciale.
— Passe-moi ton père. Maintenant.
Léna fronce les sourcils.
— Pourquoi ?
— Passe-le-moi, ou j'appelle la police pour enlèvement de mineur.
Son sang se glace.
Son père, qui entend la conversation, devient livide. Il lui tend la main pour prendre le téléphone.
Léna hésite. Elle sent le piège.
Si son père parle, il peut essayer de calmer la situation… mais elle sait que sa mère a toujours un coup d'avance.
Si elle refuse, elle risque d'empirer la situation.
Son père pose doucement une main sur son bras.
— Donne-moi le téléphone, Léna.
Léna lui tend le téléphone.
Son père l'approche de son oreille, sa voix posée mais tendue.
— C'est moi.
Sa mère ne perd pas de temps.
— Je veux que tu la renvoies ici immédiatement.
Son père rit nerveusement.
— Je ne vais pas forcer Léna à faire quoi que ce soit. Elle a fait son choix.
— Elle est MINEURE. Et c'est moi qui ai l'autorité parentale.
Sa voix fuse, tranchante comme une lame.
— Si elle ne rentre pas ce soir, je contacte la police.
Elle marque une pause, laissant la menace planer.
— Tu seras accusé d'enlèvement… et cette fois, tu croupiras en prison pour de bon.

Léna voit son père fermer les yeux une seconde, essayant de garder son calme.
Puis, il répond d'une voix basse et tranchante :
— La seule personne qui a manipulé, volé et enfermé Léna toute sa vie… c'est toi.
Un ricanement glacial de sa mère.
— Tu veux jouer à ça ? Très bien. Tu verras ce qu'un vrai procès pour enlèvement peut faire.
Son père lève les yeux vers Léna.
— Qu'est-ce que tu veux faire ?
Léna prend une grande inspiration.
Elle arrache le téléphone des mains de son père et le colle à son oreille.
Sa mère est toujours en ligne, sa respiration rapide, impatiente.
— Maman, écoute-moi bien.
Sa voix est calme. Trop calme.
Elle ne crie pas. Elle ne tremble pas. Elle contrôle. Elle sent sa mère se tendre de l'autre côté.
— Tu veux appeler la police ? Très bien. On va y aller aussi.
Sa mère semble hésiter.
— Qu'est-ce que tu racontes ?
Léna serre les poings.
— J'ai des preuves, maman. Des preuves que tu as manipulé mon père. Que tu as tout organisé pour le faire tomber. Tous les documents que tu as détruits sont sur mon téléphone.
BOUM.
Elle l'a dit.
Son père la regarde, surpris. Il ne sait pas ce qu'elle prépare.
Sa mère, elle, reste muette.
Léna continue, implacable.
— On peut aller voir les flics maintenant, déposer une plainte. Tout mettre sur la table. Toi, ton passé, ton mensonge.
Elle marque une pause.
Puis, elle lâche sa condition.
— À moins qu'on fasse un marché.
Sa mère parle enfin, d'une voix plus méfiante.
— Quel marché ?
Léna plante son regard dans celui de son père, qui comprend soudain son plan.
— Tu renonces à ma garde en faveur de mon père. Complètement.
Sa mère rit.
Un rire amer, sec.
— Et si je refuse ?
Léna sourit légèrement.

Elle attendait cette question.
Elle voulait que sa mère pense encore qu'elle peut tout contrôler.
Alors, elle joue sa dernière carte.
— Dans ce cas… j'envoie les preuves à un avocat. Et tu sais ce qui va se passer après.
Léna sent la tension à travers le téléphone.
Sa mère sait qu'elle ne bluffe pas. Elle n'a plus le contrôle. Et Léna le sent. Elle a peut-être gagné.
Léna attend.
Elle sent que sa mère est en train de tout calculer.
Si elle refuse, elle risque de tout perdre.
Si elle accepte, elle garde une partie de son pouvoir, mais elle doit abandonner Léna.
Finalement, sa mère parle.
— D'accord.
Sa voix est sèche, tranchante.
Léna sent une vague de soulagement envahir son corps.
Mais elle ne laisse rien paraître.
— Tu signes les papiers et tu nous laisses tranquilles définitivement.
Sa mère rit froidement.
— Très bien. Tu veux ça ? Tu l'as. Fais ta vie.
Elle n'a plus le choix.
Elle a perdu. Et Léna a gagné.
Son père prend doucement le téléphone de ses mains et parle d'un ton calme et posé :
— On fera ça proprement, légalement. Un avocat rédigera tout. Et tu ne reviendras plus dans sa vie. Jamais.
Ok, puis, il raccroche. Sans un au revoir. Sans un mot de plus. C'est fini.
Deux mois plus tard.
Léna est officiellement sous la garde de son père.
Elle vit enfin libre. Plus de mensonges. Plus de manipulations. Juste une vie normale.
Elle retrouve un équilibre, se reconstruit petit à petit.
Son père est là, toujours présent, toujours protecteur.
Maëlys est toujours son amie, fidèle et bienveillante.
Et sa mère ?
Partie. Disparue de sa vie.
Une ombre du passé qu'elle n'a plus besoin d'affronter.

Léna, traîne des pieds en sortant de la voiture de sa mère. Devant elle, le grand portail du collège se dresse comme une barrière infranchissable.

19

Deux mois ont passé.
Deux mois depuis que Léna a tout quitté. Deux mois loin des mensonges, loin de l'emprise de sa mère.
Désormais, elle vit avec son père. Elle est scolarisée dans son ancien collège.
Un quotidien plus simple, plus serein.
Des matins sans crainte. Des repas partagés sans silence pesant. Une maison où elle se sent enfin chez elle.
Mais au fond d'elle, une ombre persiste.
Elle sait que sa mère ne disparaîtra pas de sa vie aussi facilement.
Elle le sent. Ce n'est qu'une question de temps.
Ce soir-là, Léna et son père sont assis dans le salon.
Le journal télévisé du soir tourne en bruit de fond.
Léna est absorbée par son téléphone, parcourant ses messages. Rien d'exceptionnel.
Son père, lui, feuillette un dossier, jetant parfois un œil à l'écran.
Une soirée comme une autre. Jusqu'à ce que… Le ton du présentateur change.
— Nous ouvrons ce journal avec une tragédie qui s'est déroulée aujourd'hui en Bretagne…
Léna relève la tête.
Une image s'affiche à l'écran. Un parachutiste en chute libre.
— Un homme a trouvé la mort après une chute fatale, son parachute ne s'étant pas ouvert. Une enquête est en cours pour déterminer les circonstances exactes de l'accident.
Son père fronce les sourcils.
Léna sent un frisson lui parcourir l'échine. Un accident. Un saut qui tourne au drame.
Un parachute qui refuse de s'ouvrir.
Elle avale difficilement sa salive.
— Tu crois que c'est un sabotage ? Demande son père, pensif.
Léna n'en sait rien. Mais une intuition sourde lui tord l'estomac.
Pourquoi a-t-elle l'impression que ce n'est pas un simple accident ?

Le lendemain matin, le téléphone de Léna vibre.
Un message de Maëlys.
Léna, encore engourdie par le sommeil, le déverrouille d'un geste lent.
— Léna, tu as vu les infos ?
Son cœur rate un battement.
Elle tape une réponse rapide.
— Oui, terrible cet accident de parachute…
Quelques secondes plus tard, un autre message arrive.
— Léna… c'était Monsieur Le Goff.
Le monde de Léna vacille.
Elle relit les mots, son esprit refusant d'y croire.
— Quoi ?
— Oui… le collège est en deuil. Une cellule psychologique est mise en place. C'est fou…
Léna sent une vague glaciale déferler dans ses veines.
Monsieur Le Goff. Son père biologique. Son ancien prof de sport. L'amant secret de sa mère.
Tout se bouscule dans sa tête. Les secrets, les mensonges, les manipulations.
Et maintenant… sa mort tragique.
Maëlys a les yeux rougis, visiblement secouée.
— Tout le monde est sous le choc ici. Les profs, les élèves… personne ne comprend ce qui s'est passé.
— Ils disent qu'il était un parachutiste chevronné, habitué aux sauts. Ce genre d'accident… ça ne devrait pas arriver.
Léna acquiesce, mais au fond d'elle, une ombre s'étend.
Une question qu'elle n'ose pas formuler.
Cet accident… était-ce vraiment un accident ?
Léna n'arrive pas à se sortir cette histoire de la tête.
Un parachutiste expérimenté dont le parachute ne s'ouvre pas. Un "accident" qui tombe à pic.
Et surtout… Monsieur Le Goff, l'amant de sa mère et son père biologique.
Il y a quelque chose qui ne colle pas. Elle a besoin de réponses.
Alors, elle fait ce qu'elle évite depuis des semaines.
Elle appelle sa mère. Une sonnerie. Deux. Trois.
Puis la boîte vocale.
Elle raccroche. Rappelle immédiatement.
Son cœur bat plus vite.
Une sensation étrange lui serre la poitrine.
Toujours la boîte vocale.
Elle essaie encore. Une quatrième fois. Une cinquième. Rien.
Un frisson glacé lui parcourt l'échine.
Sa mère ne répond jamais du premier coup. Mais elle finit toujours par

répondre.
Alors pourquoi ce silence ?
Léna a un mauvais pressentiment. Elle jette un coup d'œil à son écran, puis prend une décision.
Elle n'aurait jamais dû faire ça. Mais elle l'a fait quand même.
Avant de partir, pendant ses derniers jours avec sa mère, elle avait pris une précaution.
Elle avait discrètement installé une application de géolocalisation sur son téléphone.
Juste au cas où.
Et maintenant, elle va l'utiliser.
Elle ouvre l'application, entre le mot de passe. Un chargement.
Quelques secondes. Une tension insoutenable. Puis… un point rouge s'affiche sur la carte.
Elle n'est pas en Bretagne. Elle n'est même plus en France.
Léna fixe l'écran, le souffle coupé.
Sa mère est en suisse.

Léna, traîne des pieds en sortant de la voiture de sa mère. Devant elle, le grand portail du collège se dresse comme une barrière infranchissable.

20

Les jours passent, et l'enquête avance.
Léna suit l'affaire de près, guettant chaque mise à jour.
Les médias parlent toujours d'un accident tragique. Le collège pleure la perte d'un professeur apprécié.
Mais quelque chose ne colle pas.
La police tient une conférence de presse.
Un commissaire prend la parole, visage grave.
— Après plusieurs analyses, les enquêteurs ont découvert que la victime, Monsieur Le Goff, a perdu connaissance en plein vol.
Léna se fige.
— Son malaise ne serait pas dû à une cause naturelle… mais à une substance toxique retrouvée dans son organisme.
Une vague glaciale la traverse.
— Il a été empoisonné avant son saut.
Les pièces du puzzle s'emboîtent brutalement.
Le rapport toxicologique est formel.
— Une analyse approfondie a révélé que la toxine provenait d'un produit cosmétique… précisément d'un parfum.
Un parfum. Celui que sa mère lui avait demandé d'offrir à son père.
Un piège mortel déguisé en cadeau.
Léna saisit son téléphone, ses mains moites. Il faut qu'elle parle à la police.
Léna n'a plus de doute. Ce n'était pas un accident.
Sa mère a tué Monsieur Le Goff. Elle a tout orchestré, jusqu'au moindre détail.
Le faux cadeau. Le parfum empoisonné. Le saut en parachute, où la chute serait inévitable.
Et maintenant, elle a disparu. Mais pas pour longtemps.
Léna compose le numéro de la police. Elle n'hésite pas. Elle ne tremble pas. Elle sait ce qu'elle doit faire.
La sonnerie retentit.
Une voix professionnelle décroche.
— Commissariat de police, que puis-je faire pour vous ?

Léna inspire profondément, puis elle lâche la bombe.
— Je sais qui a tué Monsieur Le Goff.
Un silence.
— Qui êtes-vous ?
— Léna. Sa fille. Et la fille de la meurtrière.
Les questions fusent, mais Léna reste précise, implacable.
— Ma mère était sa maîtresse. Elle lui a offert un parfum… un parfum empoisonné.
Un instant de flottement.
— Vous avez des preuves ?
— Oui. Sa signature ADN doit encore être sur le coffret du parfum. Vérifiez-le. Vous trouverez ses empreintes dans son appartement.
— Où est votre mère maintenant ?
— Elle est à l'étranger. Mais je peux vous dire exactement où.
Quelques heures plus tard…
Léna est convoquée au commissariat.
Les enquêteurs prennent son témoignage, analysent les preuves.
Puis, ils passent un appel décisif. L'Interpol est alerté. Un mandat international est lancé.
Sa mère n'aura nulle part où fuir.
Les jours passent.
Les médias s'emballent. L'affaire fait la une des journaux.
— « Une femme française arrêtée en Italie, suspectée d'avoir empoisonné son amant. »
— « Un meurtre soigneusement planifié : l'arme du crime était un parfum empoisonné. »
— « Une adolescente brise le silence et fait tomber sa propre mère. »
Léna voit son monde basculer, mais cette fois, elle tient les rênes.
Elle ne recule pas. Elle est prête à aller jusqu'au bout.
Au commissariat, les enquêteurs veulent tout savoir.
Elle s'assoit face aux officiers, son téléphone posé sur la table.
— Vous avez dit détenir des preuves.
Elle acquiesce. Elle ouvre sa galerie, fait défiler les photos.
Les documents falsifiés, les contrats truqués, les captures d'écran des messages suspects et l'enregistrement audio d'une conversation téléphonique où sa mère parle de "se débarrasser d'un problème".
Tout est là. Des preuves irréfutables.
Les enquêteurs échangent un regard, ils savent qu'ils tiennent quelque chose de solide.
— Léna, vous venez de boucler l'affaire.
Des mois plus tard, le procès s'ouvre.
Léna est présente. Elle veut être là.
Sa mère entre dans la salle d'audience menottée, le regard glacial, mais sans panique.

Elle ne la regarde pas. Mais Léna, elle, ne détourne pas les yeux.
Elle veut voir jusqu'où va son mensonge.
Le tribunal est plein.
Les caméras, les journalistes, les murmures feutrés. C'est un procès très médiatisé.
Dans le box des accusés, sa mère est assise, droite, impeccable.
Pas une mèche de travers. Son maquillage est léger, calibré pour ne pas paraître trop dur, mais pas trop fragile non plus.
Elle joue un rôle. Encore.
Léna le sait. Elle l'a toujours fait. Mais cette fois, ce n'est plus elle qui contrôle le récit.
Quand le juge énonce les chefs d'accusation, elle ne réagit pas.
Pas un battement de cil. Elle reste impassible, comme si tout cela ne la concernait pas.
Meurtre avec préméditation.
Empoisonnement.
Escroquerie et falsification de documents.
Les charges s'accumulent. Mais elle garde ce masque.
Celui de la femme maîtrisée, qui sait déjà ce qui va se passer.
Puis vient le moment fatidique. La projection des preuves.
Les captures d'écran de ses messages suspects, les documents falsifiés et l'enregistrement audio où elle parle de "se débarrasser d'un problème".
Et enfin… l'élément irréfutable.
Le coffret du parfum retrouvé chez Monsieur Le Goff. Ses empreintes dessus. La toxine identifiée dans le liquide.
Un silence glacé tombe sur la salle.
C'est à ce moment-là que sa façade commence à se fissurer.
Ses doigts se crispent sur le rebord du box. Ses lèvres s'entrouvrent légèrement.
Un léger tressaillement dans sa mâchoire. Un regard furtif vers son avocat.
Elle sait. Elle est foutue.
Mais elle refuse de tomber sans se battre.
Alors, elle joue sa dernière carte.
— Tout cela est absurde ! S'exclame-t-elle.
Son ton est tranchant, autoritaire.
Elle tente de reprendre le contrôle.
— Ce sont des preuves fabriquées ! Mon ex-mari et ma fille ont monté cette histoire contre moi !
Un murmure traverse la salle.
Le juge hausse un sourcil.
— Madame, vous affirmez donc que toutes ces preuves sont fausses ?
Elle hésite. Une fraction de seconde.

Trop tard. Son hésitation la trahit.
Léna la Fixe. C'est terminé.
Sa mère n'est plus qu'une ombre d'elle-même.
Elle qui a toujours su manipuler, mentir, esquiver.
Elle ne peut plus fuir. Le verdict tombe comme une lame.
Prison à perpétuité et sans possibilité de remise de peine.
Les gardes s'approchent pour l'emmener. Elle se lève lentement.
Puis, enfin, elle tourne les yeux vers Léna.
Un regard figé entre elles. De la rage, du mépris, et peut-être… une lueur d'amertume.
Elle sait que c'est Léna qui l'a détruite. Elle ouvre la bouche.
Une dernière phrase, une murmure. À peine audible.
— Bravo, ma chérie… Tu as gagné.
Puis, elle disparaît derrière les portes du tribunal. Pour toujours.
Quand Léna ressort du tribunal, il pleut.
Son père est à côté d'elle.
Ils n'échangent pas un mot. Mais ils savent tous les deux qu'ils ont enfin gagné.
Enfin ils sont libres.

Epilogue

Le temps passe vite.
Cinq ans plus tard.
Léna fête ses 18 ans.
Elle se tient devant l'université, un sourire aux lèvres.
Elle a réussi.
Elle a choisi d'étudier le droit.
Elle veut devenir avocate.
Elle veut défendre ceux qui, comme elle, ont été trahis et manipulés.
Elle veut que la vérité triomphe, toujours.
Elle se retourne vers son père, qui la regarde avec fierté.
— Tu es sûre de ton choix ?
Léna hoche la tête, déterminée.
— Plus que jamais.
Elle sourit, prête à écrire sa propre histoire.
Cette fois, elle contrôle son destin, et personne ne pourra plus jamais lui voler sa vie.
FIN.